Au lendemain de sa profession Sœ Béatrix fut envoyée à Saint-Astier, maison de fondation toute récente où ne fonctionnaient encore qu'une classe gratuite et un petit ouvroir. Elle y contracta une pleurésie grave qui nécessita un changement d'air et c'est ainsi qu'en octobre 1865, la nouvelle professe quittait Saint-Astier pour la Cte de Verteillac dont, trois ans plus tard, elle devenait Supérieure. Elle le fut toujours dans la suite : au Port de 70 à 73, à Ste Alvère de 73 à 74, à Bourdeilles 9 ans, à Marcuil 6 ans, à la Madeleine le reste de sa vie c'est à dire neuf années remplies de labeurs, de difficultés, de souffrances... de mérites enfin dont Dieu seul connaît tout le prix.

Ici ou là elle fut toujours la même : une âme toute de foi énergiquement pieuse, éminemment forte, merveilleusement dévouée et, (ce que l'on ne sait pas assez), miséricordieusement tendre.

Trompé 2 fois par de fausses appréciations religieuses

D'aucuns, je le sais, se plaignirent de sa virilité. Une femme, une pétendaient-ils ne devait pas ainsi vouloir fermement et agir vigoureusement... Sa perspicacité les irritait, sa sagacité les déconcertait, son inébranlable fermeté les scandalisait. On lui fit même un grief des plus élémentaires mesures de sa prudence. Une poétique, esprit rêveur, nature d'artiste, Mr le Curé de la Madeleine ne comprit aucun des motifs qui dictaient pratiquement les décisions de Mère Béatrix. Les conséquences de ce mésentendu furent des plus douloureuses. — Quant aux rapports de Mère Béatrix avec les enfants, avec les infirmes et les pauvres, avec les sœurs nous en glanerons quelques souvenirs dans les notes fournies par l'une de ses filles :

Hommage au mérite de Mère Béatrix, laquelle ne se défendit jamais que par la plus humble soumission à l'autorité et le plus strict accomplissement du devoir

« ..... Notre Mère avait pour les coupables la délicate charité du bon Pasteur rapportant sur ses épaules la brebis fugitive. Mieux encore, son indulgence, sa bonté, c'était la miséricorde, la mansuétude de Notre-Seigneur courant au devant du prodigue, le serrant sur son cœur et faisant fête à son retour.....

« A une certaine époque, plusieurs sœurs anciennes ayant été remplacées au Pensionnat, quelques mégères du quartier s'en émurent comme d'une criante injustice qu'elles attribuèrent à notre mère. Ayant ameuté contre elle toute la population faubourienne, elles réussirent aussi à insinuer leurs griefs à quelques-unes de nos enfants. Une de celles-ci subit si profondément cette mauvaise influence qu'elle éclata maintes fois en invectives violentes et amères contre notre Mère devant une femme de service

« Lachant cela, Mère Béatrice vint un matin au pensionnat et
« s'assit à mon bureau souriante et calme comme si de rien n'était
« Cependant son regard (ce regard vif et clair qui pénétrait le fond
« des âmes) gênait les consciences coupables. X en particulier était déson-
« certée et tremblante. A la grande surprise notre Mère n'eut que des
« paroles de bonté. Les conseils les plus sages furent donnés d'une façon
« si générale, si bienveillante, si maternelle, si persuasive qu'elle demeu-
« ra stupéfaite et tout ébranlée. Les compagnes ne l'étaient pas moins.
« Le Carnaval fut pour notre Mère une occasion de prouver à nos
« enfants toute la sollicitude. Elle les retint au pensionnat, mais elle
« leur procura toutes les joies possibles, organisant de longues promenades
« en voitures, de gentilles comédies, des jeux variés ... et autres jeux. Elle vint elle-
« même leur faire une distribution de délicates friandises avec une
« affection si tendre, si vraie que, lorsqu'elle se fut éloignée, X elle-
« même s'écria : « Oh ! cette Mère ! ... nous ne la connaissions pas ! ... »
« Cette pauvre enfant cependant n'était pas encore hors de danger. Quel-
« ques semaines plus tard, en effet, nous découvrîmes à son actif des délits
« si graves que nous fûmes toutes d'avis de l'éliminer au plus tôt.
« L'affaire fut soumise à notre Mère qui, à notre grande surprise,
« trouva encore moyen d'incliner si fortement la balance du côté de la
« miséricorde que la jeune fille ne fut point congédiée. Bien plus,
« elle ne trouva autour d'elle que pitié et pardon. Notre Mère
« ménagea elle-même les circonstances avec tant de délicatesse pour
« amener la coupable à résipiscence que celle-ci n'y résista point.
« Dans la soirée de ce même jour, comme X traversait un couloir,
« les yeux voilés de larmes (pour aller se confesser) elle se trouva
« tout à coup en face de Mère Béatrice (qu'elle n'avait pas en-
« core vue). Terrifiée et repentante, elle voulut s'agenouiller pour
« implorer son pardon. Le temps ne lui en fut pas laissé.
« L'enlaçant dans ses bras, la pressant sur son cœur, la baisant
« comme une enfant qu'on avait craint de perdre et qui vous
« est rendue : « Pauvre petite, pauvre chère enfant, répétait la
« bonne Mère les yeux pleins de larmes, que je vous plains !...
« Mais ayez confiance, le bon Dieu ne demande qu'à vous
« pardonner. Il vous aime, Il vous aime beaucoup,
« et nous aussi nous vous aimons pauvre chère petite, nous
« vous aimerons toujours !... » Cet incident eut raison de tous
« les nuages, de toutes les illusions qui s'étaient accumulés dans
« l'esprit et dans le cœur de X depuis quelques mois. Elle

quelques mois seulement après cet incident, notre Mère fut envoyée à Arbois 3 semaines après elle était réintégrée à la Maison de Dijon. C'était. Mais elle fut dès lors transformée !....

"Cette heureuse influence de la bonté de notre Mère s'exerçait d'ailleurs sur toutes nos enfants. Elle les voyait rarement en France générale ; mais elles avaient assez souvent la joie de la rencontrer et elles sentaient toujours, à son retour, un adoucissement, un remède, un encouragement qui faisait sourire au milieu des larmes et qui élevait les âmes en dilatant les cœurs. Elle avait en toute occasion les plus maternelles condescendances pour leurs désirs les prévoyant et les comblant bien au delà des espérances. Aussi occupée qu'elle fût par l'hospice et la maison de retraite, elle accourait vers nous au moindre incident et quelle joie c'était pour toutes après l'avoir de la voir paraître ! On osait tout lui dire, on osait tout lui demander, car ses refus, d'ailleurs très rares, étaient toujours empreints de la plus exquise bonté. Elle veillait à tout : hygiène, coucher, alimentation, récréations, promenades, congés, surprises agréables, travail intellectuel, travail manuel, instruction religieuse, progrès moral surtout !.....

Que d'excellents et judicieux conseils elle a donnés à ce sujet (sous une forme aussi inoubliable que le conseil lui-même) soit dans les réunions du mois qu'elle aimait à présider ; soit à l'occasion d'une grande fête ; soit chez elle, où les grandes aimaient à l'aller trouver ; soit dans une rencontre fortuite par le jardin ou la maison.

Les aveux étaient faciles : elle avait toujours tout vu, tout remarqué ; en un clin d'œil elle lisait le fond des âmes. Elle voulait que la bonne semence y fût jetée ; elle voulait qu'elle y fût cultivée ; elle voulait surtout que cette semence portât du fruit....

Pour amener ce résultat elle fit donner chaque année une retraite au pensionnat et elle procura, à toutes les enfants qui avaient en user, la facilité de voir de temps en temps au confessionnal un vénérable et saint prêtre, très réputé comme directeur. On l'en blâma ; mais, ainsi qu'elle l'avait uniquement souhaité, le bon Dieu en tira sa gloire, car, parmi les 7 jeunes filles qui bénéficièrent de la direction de Mr Bigneau, 4 sont religieuses aujourd'hui et 2 exercent dans le monde un laborieux apostolat chrétien.....

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la sollicitude de Mère Béatrix embrassait dans leur ensemble et dans leurs détails les trois œuvres qui lui étaient confiées. Tout ce que nous savons de ses soins incessants pour le bien matériel et moral des enfants, elle l'exer-

Mr l'Ch. Bigneau alors Supérieur du Petit-Séminaire

« çait quotidiennement et de plus près encore à l'hospice. Là il ne s'agis-
« -sait plus de développer les corps et les âmes; mais il fallait soulager
« les uns et sauver les autres. La besogne était énorme, le champ d'action
« allait toujours s'agrandissant. Une cinquantaine de femmes et autant
« d'hommes remplissaient les salles trop étroites, trop peu aérées, trop conti-
« guës pour que la salubrité fut possible, pour que la moralité pût être
« garantie. Mère Béatrice transforma tout. Elle acheta, agrandit, restaura
« un local spacieux et une vaste cour voisins de la Communauté et y
« installa le Pensionnat tandis que les classes, les réfectoires, les dortoirs,
« qui avaient été jusqu'alors affectés aux enfants, étaient aménagés en
« un quartier vaste et sain pour les femmes. — Situé au delà des
« cuisines, de la dépense, de la pannetterie et de l'atelier, le quartier
« des hommes se trouva ainsi agrandi et isolé. On y ajouta une
« grande et belle infirmerie pour les idiots avec entrée spéciale sur
« le jardin. Tout enfin fut organisé de manière à satisfaire les
« exigences de la prudence la plus scrupuleuse et de l'hygiène la plus
« rigoureuse. Ni ces énormes labeurs, ni les difficultés, plus énormes encore,
« qu'ils soulevèrent, ni les peines et les amertumes, dont ils furent une
« très abondante source, n'empêchèrent la bonne Mère d'aller chaque jour
« visiter les vieillards hommes ou femmes s'informant de leur état, s'apita-
« yant sur leurs souffrances, donnant un conseil viril aux bien portants,
« d'encourageantes et consolantes paroles aux malades, à tous, un mot
« de celui qui ne nous afflige que pour nous pardonner.
« A eux aussi, chaque année, au mois de mars, elle faisait donner
« une retraite. On la terminait, en la fête de Saint Joseph patron
« de l'hospice, par une Communion générale et l'exposition
« du très Saint-Sacrement. Les vêpres et le Salut clôtu-
« raient les saintes exercices. C'étaient les beaux jours de notre
« Mère, vous en souvient-il? — Cependant ces jours si purs
« avaient parfois leurs ombres douloureuses: C'était tantôt un vieillard
« rebelle à la grâce, tantôt un pensionnaire endurci s'obstinant à rester loin
« de Dieu!... Mais ils comptaient sans le zèle et la générosité de notre Mère
« Elle ne leur faisait aucun reproche, mais elle laissait voir sa peine. Puis,
« se contentant de les narguer finement à l'occasion, elle tournait tous ses
« efforts du côté du bon Dieu (lequel ne résistait jamais à la prière et aux
« sacrifices qu'elle lui offrait avec tant d'amour) Aussi tout le monde
« mourait en bon chrétien à l'hospice et à la maison de retraite
« La bonne Mère en était suavement consolée. « Oh! mes chères
« Sœurs, disait-elle souvent, votre labeur est rebutant, il est

„écrasant, il est ingrat ; mais vous sauvez des âmes (car elle leur en „attribuait tout le mérite) n'est-ce pas bien consolant et bien fortifiant ! „Un jour, bientôt, ce sera votre gloire.„ Ce doit être la Reine aussi ... „Les Sœurs étant en nombre très insuffisant pour suffire à tous „les besoins et à toutes les exigences de l'hospice et de la maison „de retraite, il n'était pas d'usage d'accepter dans celle-ci des malades et des „invalides réclamant des soins continuels. Or, un certain automne, „on en proposa un très impie, très méchant et particulièrement „colère contre notre Mère qu'il avait ouï calomnier indignement „Personne ne voulait de lui .... Sauf Mère Béatrice elle-même qui „trouvait dans tous les griefs exposés autant de motifs de secours „ce malheureuse. Elle l'accepta donc et, sachant qu'il venait à „contre-cœur et contraint par les proches, elle déploya toutes les „industries de la délicatesse pour le bien installer. Une chambre „spacieuse (exposée au midi, confortablement meublée et chauffée, „agrémentée de gaies tentures, de belles gravures, de chauds tapis, de „vases de fleurs) fut organisée pour le recevoir ... Il y fut in„stallé avec mille précautions, de respectueux égards, de douces paroles „Cependant les 3 premiers jours furent terribles. Le malheureux „ne cessait de jurer, de blasphémer, de se plaindre, d'invectiver „les Sœurs. Il vomissait surtout contre la mère des flots d'injures. „Ne voulant pas l'irriter davantage, celle-ci ne s'était pas encore montrée „Se contentant de faire combler le malade de gâteries et de prévenances „elle restait dans l'ombre et elle priait !... Les Sœurs la tenaient au „courant de tout ce qui se passait : le malade souffrait moins, il „semblait étonné de ce qu'elles ne répondissent jamais rien à ses „injures, de ce qu'elles le servaient toujours avec la même bonne volonté „Il ne voulait plus que l'infirmier pansât ses plaies, "la Sœur „Pauline, disait-il, a la main plus légère !"... Mais, bientôt, repre„nant ses vieilles habitudes, il tonnait contre la Mère avec tant „de fureur que, les chères Sœurs, terminant leur récit, ne man„quaient jamais d'ajouter :„ Surtout, ma Mère, ne venez pas „avec Mr xxx, il serait capable de vous jeter à la tête tout „ce qui lui tomberait sous la main !„ Elle ne répondait qu'avec „un sourire ce qui ne laissait point de nous inquiéter. Aussi fai„sions-nous bonne garde vers le quartier du terrible Monsieur xxx „Notre Mère priait toujours et priait bien certainement. Le soir „du 4me jour, lorsque tout le personnel se fut rendu au réfec„toire après la récitation du chapelet, les Sœurs étant occupées

„à servir leurs pauvres, Mère Béatrix, restée seule à la chapelle, s'ap-
„procha du sanctuaire, dit un dernier mot à M. L. et sortit par
„la sacristie, le pavillon, le petit parterre... En un clin d'œil elle fut
„à la porte de Mr ×××. Elle l'ouvrit doucement et se tenant debout,
„dans cette attitude décidée et virile qui lui était habituelle, elle le regarda.
„Il avait tourné la tête: il rencontra ce regard clair et loyal où la
„franchise et la bonté se confondaient!.. Ce fut assez. Il se cacha la
„tête dans les mains. Elle vint près de lui et, tout ému, ne savait
„que répéter: „Oh! Madame! vous, ici!... Oh! ma Mère, vous! vous
„venir me voir après tout ce que j'ai dit de vous!... „ Elle le
„rassurait, elle le calmait avec des accents comme son cœur seul
„en avait.... Quand Sœur Pauline vint un quart d'heure
„plus tard, elle fut stupéfaite de trouver notre Mère assise à
„côté du malade et celui-ci ne la laissant point partir sans
„échanger avec elle la plus cordiale des poignées de mains!....
„Peu de temps après Mr ××× faisait sa paix avec le bon Dieu
„et quelques mois plus tard il expirait plein de foi, de repentir,
„de résignation et d'espérance.....
„..... Après de tels aperçus on peut juger de ce qu'était le dévouement de
„Mère Béatrix pour chacun des membres de la Communauté... Elle
„était véritablement la Mère très vigilante, très prévoyante, très énergique et
„très aimante de toutes les sœurs, quels que fussent leurs défauts ou leurs
„vertus, leurs emplois ou leurs infirmités, leurs ~~vertus~~ ou leurs insuccès,
„celles-là trouvaient toujours la même: incommensurablement bonne et dévouée
„avec des délicatesses comme ne peuvent en avoir que les cœurs d'élite...
„Et c'est peu dire encore... Non je ne puis trouver de langage ni d'expressions
„capables de faire comprendre la beauté de l'âme de notre Mère!...
„Je ne puis pas dire quelle force découlait de ses conseils, de ses
„exemples, de cette vaillante affection qui nous aidait virilement et
„suavement à la fois, à accomplir courageusement les sacrifices et
„à porter bien haut la Croix. Elle avait vite fait de connaître le
„fond de notre nature. Citons à l'appui de cet assertion le petit trait
„suivant conté jadis par une sœur: "La vie religieuse étant un
„repos pour mon âme j'y avais toujours vécu assez tranquille et
„calme pour que beaucoup me crussent froide. Ma dernière supé-
„rieure même s'était fait maintes fois un devoir de me reprocher de
„ne rien sentir. J'arrivai à la Madeleine. Mère Béatrix
„m'y accueillit comme elle le savait faire: avec une bonté qui
„triomphait de toutes les timidités, qui chassait tous les regrets

« qui décuplait tous les courages. Et, dès le lendemain, me prenant « un instant à part à la récréation du soir « Sœur, fit-elle j'avais « cru jusqu'à présent que personne n'était plus vif que moi, mais je « m'étais trompée, vous l'êtes beaucoup plus encore » — Cela est vrai « ma Mère, mais.... mais... comment donc pouvez-vous le savoir déjà ?... « — Bah, rien qu'à vous voir sourire, il est aisé de comprendre cela ! » (La suite prouva trop, hélas ! que Mère Béatrice avait deviné juste.)

« Cette connaissance de notre caractère, Mère Béatrice s'en servait pour « nous faire le plus de bien possible. Bien qu'elle nous eût très peu, « nous n'éprouvions pas une seule souffrance physique ou morale qu'elle « ne la devinât et qu'elle n'y portât remède avec des délicatesses infinies « S'agissait-il d'une crainte, elle nous rassurait ; d'une faute, elle en « provoquait l'aveu (et les tendresses de son pardon étaient inoubliables) ; « d'un défaut, elle le circonvenait en fournissant des moyens énergiques « de s'en défaire. Était-ce une vertu difficile à acquérir ? Elle exci- « tait notre courage en multipliant les occasions de nous y exercer. « Sans le moindre effort, semblait-il, elle nous tenait toujours en « haleine et toujours confiantes. Elle saisissait simplement les occasions « de nous reprendre ou de nous encourager. Les observations étaient « généralement faites en public, au réfectoire, sans aucune autre « précaution oratoire que celles qui pouvaient nous faire pratiquer da- « vantage l'humilité (sauf à tranquilliser ensuite à huis clos les sœurs « qui se seraient montrées trop déconcertées par quelque verte apos- « trophe) Les encouragements, les conseils nous étaient donnés dans les « petites audiences que la charité de cette bonne Mère ne nous refusait « jamais et dont on sortait toujours meilleure et plus forte.

« Rien de ce qui pouvait nous arriver de pénible ou d'heureux « du côté de nos familles ne la laissait indifférente. La part « qu'elle prenait à nos joies les rendait meilleures, celle qu'elle « prenait à nos peines les rendait moins amères et moins cuisantes. « La bonté était à la fois un exemple, une force, une consolation « Mère Béatrice disait d'elle-même : « Je suis vive, brusque, « toute d'une pièce..... ces défauts ne doivent pas nuire aux « excellents rapports qui doivent exister entre nous. J'y fais « mes efforts ; mais vous, mes sœurs, de grâce croyez bien que, « malgré la rudesse de l'écorce, mon cœur vous est absolument « dévoué !... » Se jugeant ainsi sévèrement, notre Mère « s'observait consciencieusement. Jamais elle n'était plus si- « bienveillante et plus calme que lorsqu'elle avait de plus grands

« sujets de montrer leur mécontentement. Je n'oublierai jamais l'ac-
« cueil qu'elle fit un jour à une personne qui lui arrivait heureuse et
« empressée après maintes fortes indélicatesses. Je n'aurais jamais cru qu'une
« personne aussi vive que notre Mère pût se posséder à ce point....
« Dans les maladies des Sœurs, la bonté de Mère Béatrix devenait du génie
« Le génie de la tendresse la plus industrieuse.... Que de secrets elle
« possédait pour consoler toutes les angoisses morales qui accompagnent ordi-
« nairement les longues souffrances!.. Que de ressorts elle faisait jouer
« pour réveiller les appétits rebelles, pour calmer les crises douloureuses,
« pour ramener le sommeil fugitif, pour prolonger de pauvres exis-
« tences qu'elle eût voulu à tout prix arracher à la mort!... Et
« quelle douleur lorsqu'elle voyait approcher cette mort cruelle!..
« lorsqu'il fallait dire un dernier adieu à des Sœurs telles que Sr
« Démétrie Barret, Sr Dorothée Chateau, Sr Théodosie Clamens et tant d'autres
« Elle ne passait point de jour sans visiter plusieurs fois les malades
(même lorsque le mal était bénin) et, lorsqu'il s'aggravait, elle s'arran-
« geait de manière à demeurer la nuit si près de la cellule de la
« patiente qu'il fût facile de l'éveiller et de l'appeler au moindre
« désir de celle-ci. Elle se contentait pour cela d'une mauvaise petite
« couche trop étroite et s'établissait en camp volant durant de
« longues semaines sans nous permettre de constater qu'elle se
« fatiguait trop!....
Les hivers étaient parfois bien désastreux pour la population de
Béatrix et affluait l'hospice. Les pauvres vieillards souffraient davantage et mouraient
plus nombreux; la maison de retraite regorgeait de souffrants....
Si peu qu'une sœur fût alors hors de combat, on ne suffisait
plus à la besogne du jour et de la nuit que par des prodiges
de dévouement. Mère Béatrix considérait avec admiration l'héroïque
charité de ses filles et mettait tout en œuvre pour les empêcher
de tomber sous le faix. Elle veillait à ce que leur alimentation
fût plus abondante et plus substantielle; puis, afin de détendre les
esprits, trop absorbés par les mourants et les morts, elle donnait
permission de prendre au réfectoire la récréation (qu'on n'avait
pas le temps de prendre après les repas). Elle ajoutait même quelque
chose au dessert afin que les pauvres sœurs qui veillaient les
malades et qui ensevelissaient les morts ne sentissent pas
leur estomac défaillir parmi les odeurs nauséabondes qui
constituaient leur atmosphère accoutumée....
Cette maternelle charité de notre Mère était sans aucune préférence

Voir les notices de Sr Th. Clamens et de Sr Dorothée Chateau etc.

Notons en passant que ce fut pour avoir prouvé à une sœur très gravement malade la consolation d'entendre une messe le jour de Noël que Mère Béatrix obtint la couronne de Mère Angèle

Après le décès d'une sœur, elle voulait elle-même l'ensevelir et la mettre au cercueil avec un grand courage en dépit de son émotion et de ses vifs regrets c'était son expression

Elle avait pour toutes ses filles le même abord, les mêmes procédés le même énergique dévouement, j'oserais dire les mêmes tendresses car elle les puisait en Dieu. Et qu'elle l'aimait ce Dieu si bon!... Que sa prière était ardente, fréquente, presque continue en dépit des interruptions si fréquentes et si impérieuses de la cloche. On avait beau faire sortir notre Mère de la Chapelle, elle y revenait bientôt, elle y revenait toujours. Aussi, quand nous avions besoin de lui parler, avant d'aller la chercher à son bureau, nous entrions chez le bon Dieu pour la rencontrer plus sûrement et pour nous édifier de sa ferveur qui était à la fois simple tendre et profonde. Dans ses allées et venues à travers la maison, les jardins et les cours, elle égrenait sans cesse son chapelet. Elle trouvait même moyen de réciter plusieurs "ave Maria" de la Chapelle de l'hospice avec lesquels il fallait aller au réfectoire. Cela lui était si habituel que je ne me souviens pas de l'avoir vue venir prendre un seul repas sans qu'elle eût la main sur le chapelet des Pères Croisiers suspendu à son côté, comme le soldat porte naturellement la main sur son épée. .....

Jamais le parloir ne l'absorbait. Les affaires y étaient vite traitées, les comptes rapidement réglés, les conversations inutiles, éludées. Quant aux indiscrètes, aux mauvaises langues, aux incapables, avec lesquels il fallait user de lenteurs, d'autres mouvements, d'une diplomatie dont son caractère si droit, si franche nature et son caractère étaient absolument incapables, elle leur laissait, disait elle souvent, que nous aurions tort, que nous serions coupables si nous nous méfions de la divine Providence!...

Et sa Henriette dont la patience et l'habileté sont à l'abri de toute surprise

A l'appui de ces paroles on nous a cité plusieurs traits bien frappants assez semblables à celui-ci: Un jour la caisse du boulanger avait atteint un chiffre si élevé qu'il devenait urgent de la payer. Cependant la caisse était vide ... Le coeur bien gros, Mère Béatrice entra à la Chapelle d'où un coup de cloche la fit sortir un quart d'heure plus tard. On lui remit une lettre: Monsieur X la priait de passer chez lui le plus tôt possible pour une communication importante. Elle s'y rendit quelques heures plus tard. "Ma Mère, dit Mr X (*tête fort éloignée) un de mes parents avait donné par testament, à telle époque un legs de 1000 fr à votre hospice. Je n'ai aucune preuve que cet argent ait jamais été versé et, dans le doute, je vous prie de vouloir bien accepter ceci." Et, ce disant, il mettait un rouleau d'or entre les mains de notre Mère dont les larmes jaillirent. "Ah! ma Mère, qu'avez-vous donc?" Surmontant son émotion elle expliqua combien sa reconnaissance était augmentée par les difficultés pécuniaires

de l'heure présente puisque, grâce à la somme si généreusement donnée on allait les faire cesser en payant le boulanger. Ce fut le tour de Mr X d'être ému « Ah! mon Dieu, disait-il, vous n'aviez pas de quoi payer votre boulanger et on m'assurait que vous étiez riches!!! ..... »
Très généreuse par nature, très accessible à la pitié, et toujours environnée de malheureuse, de pauvres, de déshérités, de souffrants et d'infirmes, Mère Béatrice était constamment crucifiée et torturée par le manque de ressources, elle eût tant voulu donner; elle eût tant aimé combler!... Peut-être son grand coeur fit-il trop pencher la balance pour que le budget demeurât en parfait équilibre.... Je ne sais, mais ce que je puis affirmer c'est que notre Mère était sévère sur la pauvreté comme sur les autres points de la règle, et qu'elle ne se passait rien à cet égard là comme à tous les autres.

Pour elle-même surtout

Ne pouvant se résigner à rebuter par un refus les malheureux et les pauvres, elle tendait pour eux la main à son frère qui ne lui refusait jamais rien. Dieu seul sait combien de bonnes oeuvres ont pu être faites par notre Mère grâce à la généreuse et fraternelle intervention de Monsieur Dolezon. Ce fut grâce aux largesses de cet excellent frère qu'elle pourvut largement aux besoins très nombreux de quantité de soeurs délicates, souffreteuses, épuisées par le travail, désolées par la maladie; grâce à lui qu'elle enrichit la chapelle du pensionnat d'une belle statue de Notre-Dame de Lourdes et d'une belle statue de Saint Joseph. Elle eut encore recours à lui pour placer dans la chapelle de l'hospice une grande et magnifique statue du Sacré-Coeur.. Elle aimait passionnément ce Coeur divin... la Vierge Immaculée... Saint Joseph, patron de l'hospice, Sainte Marthe dont elle avait la foi ardente et la généreuse activité... Elle aimait tous les membres de sa famille (qui la chérissaient en retour) Elle était toujours une fille pour sa vieille tante. Ses cousins (l'un médecin à Javerlhac, l'autre Officier de Vaisseau) lui étaient demeurés particulièrement chers. Elle se réjouissait de les voir l'un et l'autre chefs d'une nombreuse et charmante famille. Elle aimait surtout son frère et les enfants de ce frère, sa soeur et les oeuvres de cette soeur. Elle les aimait, dis-je et, nous savons comme elle savait aimer; mais elle disait sincèrement: « Je les donne tous au bon Dieu dès aujourd'hui s'il le veut pourvu qu'Il veuille leur accorder la grâce de faire une bonne mort!... » Ce bien suprême unique ardemment ambitionné pour les siens, Mère Béatrice le poursuivait ardemment pour elle-même et frémissait dans la crainte de ne le point atteindre. Depuis longtemps déjà elle était

Cette petite Marie qu'elle avait élevée si maternellement chérie était devenue notre soeur Céline grâce aux prières, aux exemples et aux sacrifices de son aînée

familiarisée non seulement avec la pensée de la mort, mais avec la quasi certitude du terme très proche assigné à Son existence: Vers 1883, la Santé de Mère Béatrice avait donné de vives inquiétudes. Sa famille demandait de la conduire à Paris où les célébrités chirurgicales auraient pu la guérir. Mais notre chère Soeur aimait mieux mourir que d'être opérée .... l'Obéissance seule aurait pu lui faire accepter cette épreuve. Mère du Saulas consulta donc notre excellent docteur Mr Lacamble. « Ma Mère répondit-il, certainement il est possible de guérir Sr Béatrice au moyen d'une opération; mais il est très possible aussi que cette opération cause sa mort tandis que, en laissant aller les choses, cette Soeur a encore pour vingt ans de vie ».

Grâce à un diagnostic Sr Béatrice ne fut pas contrainte de subir l'opération redoutée. Cependant vingt ans sont bien vite écoulés et le mal ne permettait pas d'ailleurs de perdre de vue le terme. Mère Béatrix souffrait toujours. Elle dormait très peu, elle ne prenait presque pas de nourriture, mais ne se plaignait jamais et ne s'arrêtait que très rarement et très brièvement.

Or au début de 1903, à la suite d'incidents très pénibles soulevés par la malice de ses ennemis, Mère Béatrice perdit complètement le sommeil et l'appétit. Elle dépérit de jour en jour et, de violentes douleurs physiques s'étant jointes à ses peines morales, en quelques mois c'en fut fait de cette chère existence. Notre bien-aimée malade voulut encore venir à la retraite; elle se traîna avec instructions pendant les premiers jours puis ses forces défaillirent... Elle partit avant la fin des Saints exercices jetant de longs et tristes regards sur tous ces lieux qu'elle ne devait plus revoir et murmurant une douce et déchirant adieu à toutes ces Soeurs qu'elle ne devait plus rencontrer que dans l'éternité. C'était le 12 Septembre au soir .... les deux mois qui suivirent furent une longue et cruelle agonie durant laquelle la piété, la résignation, la douceur de notre Mère firent notre admiration. Au milieu de ses douleurs elle songeait à tout ce que les autres pouvaient souffrir pour le leur épargner ou les en soulager. Le 13 novembre, à 8 h ½ du soir on lui donna une dernière absolution, on lui fit la recommandation de l'âme, on lui appliqua les indulgences de la bonne mort. Elle était en pleine connaissance et si édifiante que Mon-

Seiur l'Abbé Chempet, Curé de la Madeleine, qui l'assistait la veille de le bénir avec la Communauté tout entière. La nuit fut des plus agitées. La mourante ne cessait de répéter : « C'est la fin ! Adieu ... » Elle expira à 5 heures et demie, le matin du Samedi 14 novembre 1903 !... Elle-même avait réclamé l'extrême-Onction et l'avait pieusement reçue dès le mardi 20 octobre. Elle eut souhaité que ses obsèques se fissent sans apparat au milieu de ses chers pauvres dans la chapelle de l'hospice où elle avait tant prié !... Mais il fallut se conformer aux désirs de Monsieur le Curé et transporter le corps de notre Mère bien-aimée à la paroisse !... Monsieur Delegon demanda alors que les restes de sa Soeur lui fussent donnés +... Après la cérémonie funèbre, il arrangea tout pour les faire transporter à Javerlhac dans le tombeau de la famille. Notre bonne et excellente Mère y repose au milieu des siens !... Nous regretterions l'éloignement de cette chère tombe si le Ciel n'était pas la demeure des âmes qui ont passé sur la terre en faisant le bien. Ses longues souffrances, son ardente charité, son amour pour Dieu si élevé, si pur de tout alliage ne sont-ils pas des garants de son bonheur ?. Pourrions-nous regretter d'ailleurs que la dépouille de notre Mère ne repose point dans une paroisse où si peu de gens surent apprécier ses vertus !... On fut frappé du trait suivant :

Un personnage, qu'elle s'était une fois d'éloigner de la maison de retraite, s'en était vengé (ainsi que tant d'autres l'avaient fait avant lui) en calomniant indignement Mère Béatrice. Durant sa maladie surtout il n'avait cessé de débiter les inventions les plus abominables et les plus injurieuses. Il redoubla de méchanceté et d'audace en apprenant sa mort. Or 24 heures plus tard, en lit étant saisi de douleurs atroces, il expira sur un fumier ! Personne ne voulut donner l'hospitalité à son cadavre. Comme une foule nombreuse et sympathique rentrait le lundi 16 des obsèques de Mère Béatrice, on rencontra le misérable convoi de ce malheureux !... Et tout le monde, trop tard convaincu de ses impostures, disait : « C'est le bon Dieu qui l'a puni !... »

Lorsque la Cte était réunie autour d'elle à 1h du matin lorsqu'elle expira ainsi qu'elle l'avait souvent demandé

+ On ne put lui refuser cette consolation

Mère Emilie Bessoule
Hôpital de Ribérac

Marie Bessoule, en religion Soeur Emilie, naquit dans la paroisse de Caban d'une très honnête et très chrétienne famille d'agriculteurs. Plusieurs enfants égayaient déjà le foyer paternel lorsque Marie vint au monde. Plus frêle et plus délicate que ses frères, elle parut peu propre aux travaux pénibles de la campagne; aussi sa grand'mère maternelle la prit chez elle pour l'élever d'une manière plus conforme à sa constitution.

A mesure que cette enfant grandissait, on remarquait en elle un attrait particulier pour la piété. Sa beauté se développait également, beauté toute virginale rehaussée par la plus charmante modestie.

Devenue presque une jeune fille, Marie fut confiée à une pieuse institutrice de Cadouin. Outre une instruction un peu sommaire, elle reçut de cette maîtresse les conseils et les exemples les plus propres à développer sa piété native. Mais le trésor que lui réservait le bon Dieu dans cette petite ville ce fut le vénérable ecclésiastique gardien de l'insigne relique de la Passion du Sauveur, Monsieur l'Abbé Prat directeur si éclairé et si prudent. Trouvant dans cette âme toute neuve, une terre merveilleusement propre à faire fructifier le "bon grain", il la travailla avec un soin tout paternel. Aussi, lorsque quelques années plus tard, il la présenta à son ami Monsieur Macerouze, Supérieur de la Miséricorde de Bergerac, il put lui dire en toute vérité qu'elle était prête pour le Noviciat.

Notre chère Communauté avait alors à sa tête, Mère Nathalie du Pavillon, femme remarquable par son intelligence, son instruction et surtout sa grande vertu. De concert avec l'éminent Supérieur, elle travailla avec zèle à la formation des âmes qui lui étaient confiées; aussi cette époque est-elle celle de ces grandes miséricordiennes dont la mémoire est en vénération chez tous ceux qui les ont connues.

Marie Bessoule, maintenant Sr Emilie, profita admirablement des leçons qui lui furent données, des exemples qu'elle eut sous les yeux: elle devint elle-même une religieuse modèle. Si l'on ne remarquait pas en elle ces qualités brillantes qui charment les esprits superficiels, elle en eut de solides et beaucoup... Elle fut toujours modeste et réservée. Pour elle se montrer, se mettre en avant était

un vrai supplice. Les nombreuses occasions qui l'y obligèrent pendant ses longues années de Supériorat ne furent pas le moindre de ses ennuis. « Jamais, disait-elle, je n'ai pu m'habituer à cela ! »

Personne plus que notre chère Soeur ne fut fidèle dans ses affections. Peu expansive, elle se liait difficilement. Cependant, quand elle rencontrait une âme qui répondait à son âme elle se donnait tout entière ; mais toujours religieusement, en vierge. Des liens qui s'étaient ainsi formés comme un stimulant au bien durant sa jeunesse religieuse ont duré jusqu'à sa mort et subsistent encore, nous l'espérons !

D'une conscience extrêmement délicate, sans scrupule cependant Sr Emilie évitait les moindres fautes surtout contre la charité et elle si timide, si humble, si douce, trouvait des accents indignés pour celles qui s'en rendaient coupables.

La piété et la régularité étaient exemplaires et jusqu'à la mort elle fut, sur ce point, un modèle accompli. Des dames habituées de la Cha-

[illegible]

[illegible] rient le jour de ses funérailles combien [illegible]e vénérable Supérieure se rendre exactement [illegible] et plus marcher qu'à l'aide d'un bâton

J. M. J. Périgueux 6 8bre 1872

Ma bien chère fille,

Jésus votre Divin époux me fait aujourd'hui son instrument pour vous présenter son calice avec une partie de cette boisson si amère dont il a été abreuvé et bien ma chère fille acceptez à son exemple avec une entière soumission la part qui vous est faite ; et notre bon Sauveur se chargera lui même de tout ce que vous ne pourrez faire dans l'emploi qu'il vous confie. cet emploi ; c'est la direction de la Miséricorde de Belvès vous aurez avec vous Sœur Céline

[illegible] chez Mère Emilie, c'était l'esprit de [illegible]t à un haut degré. Elle était attentive à se [illegible]pétait de goûter quoi que ce fût entre [illegible]e d'eau aussi altérée fût-elle et, en [illegible]rue la santé, son emploi et l'ob[illegible]truments de pénitence ne lui étaient pas [illegible] religieuse et toutes les précautions [illegible]s toujours sa "coucharnbient", un peu [illegible], de s'apercevoir qu'elle faisait un [illegible] de fer.

[illegible]il nécessaire de dire quelles étaient sa [illegible]ard de ses Supérieurs ? Elle voyait [illegible]mettait jamais la moindre réflexion [illegible]tenaient toujours prête à obéir au [illegible] Elle les consultait en tout et s'en te[illegible]ons.

[illegible] années, Sr Emilie fut employée aux [illegible]ans les choses moyennes. Ses Aucl[illegible]vent tour à tour témoins de son dé[illegible]vérible. En 1872, elle fut nommée [illegible] Belvès et, pendant plus de 30 ans,

Mère Emilie Bessoule

Hôpital de Ribérac

Marie Bessoule, en religion Soeur Emilie, naquit dans la paroisse de Caban d'une très honnête et très chrétienne famille d'agriculteurs. Plusieurs enfants égayaient déjà le foyer paternel lorsque Marie vint au monde. Plus frêle et plus délicate que ses frères, elle parut peu propre aux travaux pénibles de la campagne; aussi sa grand'mère maternelle la prit chez elle pour l'élever d'une manière plus conforme à sa constitution.

A mesure que cette enfant grandissait, on remarquait en elle un attrait particulier pour la piété. La beauté se développait également, beauté toute virginale rehaussée par la plus charmante modestie.

Devenue p
pieuse institutrice d
maire, elle reçut de
propres à développer
le bon Dieu dans ce
gardien de l'insigne
l'Abbé Prat direct
âme toute neuve, une
"bon grain", il la
lorsque quelque anne
Macerouze, Supérieur
toute vérité qu'elle ét

Notre chère
Pavillon, femme res
et surtout sa gran
elle travailla avec zèle
aussi cette époque ex
mémoire est en vénéra

Marie S
ment des biens qui l
yeux: elle devint el
remarquait pas en e
superficiels, elle en a
modeste et réservée.

qui joint à la Science
une très bonne Santé
j'espère qu'avec l'aide
du bon Dieu; et sa disposition
où vous serez toutes d'être de bonne
religieuses; votre maison sera
un modèle de régularité autant
que possible; mais surtout
de charité de dévouement; enfin
de tout ce qui plaît au cœur de
Jésus.

Vous pourrez faire votre retraite
à Bergerac et aussitôt que
possible, après qu'elle sera terminée
vous vous rendrez où le bon Dieu
vous veut.

Adieu ma bien chère fille, je
suis avec vous au pied de la croix
avec les sentimens de vive affection
que j'ai pour vous.

Sr Du Sonsas

un vrai supplice. Les nombreuses occasions qui l'y obligèrent pendant ses longues années de supériorat ne furent pas le moindre de ses ennuis. « Jamais, disait-elle, je n'ai pu m'habituer à cela ! »

Personne plus que notre chère Soeur ne fut fidèle dans ses affections. Peu expansive, elle se liait difficilement. Cependant, quand elle rencontrait une âme qui répondait à son âme elle se donnait tout entière ; mais toujours religieusement, en vierge. Des liens qui s'étaient ainsi formés comme un stimulant au bien durant sa jeunesse religieuse ont duré jusqu'à sa mort et subsistent encore, nous l'espérons.

D'une conscience extrêmement délicate, sans scrupule cependant Sr Emilie évitait les moindres fautes surtout contre la charité et elle si timide, si humble, si douce, trouvait des accents indignés pour celles qui s'en rendaient coupables.

Sa piété et sa régularité étaient exemplaires et jusqu'à sa mort elle fut, sur ce point, un modèle accompli. Des dames habituées de la Chapelle de l'hospice de Rébèche racontaient le jour de ses funérailles combien elles avaient été édifiées de voir cette vénérable supérieure se rendre exactement à tous les exercices, bien qu'elle ne pût plus marcher qu'à l'aide d'un bâton et souvent de deux.

Une vertu peu apparente chez Mère Emilie, c'était l'esprit de pénitence, et cependant elle le possédait à un haut degré. Elle était attentive à se mortifier en tout. Jamais elle n'acceptait de goûter quoi que ce fût entre les repas ni de boire même un peu d'eau aussi altérée fût-elle et, en fait de jeunes elle faisait tout ce que sa santé, son emploi et l'obéissance lui permettaient. Les instruments de pénitence ne lui étaient point étrangers surtout dans sa jeunesse religieuse et toutes les précautions qu'elle prenait n'empêchèrent pas toujours sa "<u>coschambriste</u>", un peu curieuse sur ce point, il est vrai, de s'apercevoir qu'elle faisait un fréquent usage d'une rude ceinture de fer.

Après tout cela, est-il nécessaire de dire quelles étaient sa déférence et son obéissance à l'égard de ses supérieurs ? Elle voyait toujours Dieu en eux et ne permettait jamais la moindre réflexion sur leur manière d'agir. Ils la trouvaient toujours prête à obéir au moindre signe de leur volonté. Elle les consultait en tout et s'en tenait exactement à leurs décisions.

Pendant de longues années, Sr Emilie fut employée avec succès à l'instruction des enfants dans les classes moyennes. St Avit, Montpon, Belvès, Bergerac furent tour à tour témoins de son dévouement dans cette mission pénible. En 1872, elle fut nommée supérieure de la Miséricorde de Belvès et, pendant plus de 30 ans,

c'est à dire jusqu'à sa mort, à Belvès, à la Miséricorde de Bergerac, à l'hospice de Réiberac, elle remplit cette charge avec beaucoup de jugement et de prudence. C'est le témoignage que lui rendaient bien haut le jour de son enterrement les membres de la Commission de l'hospice de Réiberac.

Depuis longtemps, la grande pensée de notre chère Emilie était celle de la mort. Elle en parlait souvent et demandait des prières à cette intention; aussi ne fut-elle pas surprise lorsque l'heure sonna. Au commencement de novembre 1903 une attaque l'immobilisa sur un lit de douleur, mais lui laissa toute sa lucidité d'esprit. La chère malade en profita pour se préparer plus immédiatement à la mort. Elle le fit avec calme et confiance, assistée par les Soeurs qui l'entouraient et par le prêtre qui, après l'avoir longtemps dirigée pendant sa jeunesse religieuse, fut heureuse quand le divin Maître (en envoyant notre chère Soeur à Réiberac), la plaça de nouveau sous sa paternelle sollicitude. Souvent on l'a entendu dire : « Mère Emilie est une Sainte. » Le bon Dieu aura certainement ratifié le jugement de son ministre, et nous conservons l'espoir d'avoir dès maintenant une protectrice dans le ciel !

Mr Lch. Deschamps archiprêtre de N. D. de Réiberac, ancien Supérieur du collège de Belvès

La douce mort arriva le 16 décembre et les funérailles eurent lieu le 19 Xbre 1903. Elles furent un triomphe pour cette âme si humble et si cachée. Beaucoup de prêtres, de nombreuses religieuses, le Maire, la Commission de l'hôpital tout entière accompagnèrent, avec l'élite de la Société réiberacoise, notre chère Soeur à sa dernière demeure.

16 Xbre 1903.

Soeur Anna-Maria Villesuzanne
Novicial

Notre chère Soeur Virginie Villesuzanne était issue d'une antique famille dispersée et ruinée par les catastrophes qui assombrirent la fin du 18e Siècle

Revenue en France dès 1815, son aïeul y rencontra que les révolutions peuvent bien engloutir les richesses; mais qu'elles ne sauraient ravir les éléments essentiels de la vraie noblesse : je veux dire la foi, la loyauté, la bonté généreuse, l'honneur.

Ce précieux héritage, demeuré intact au coeur des Villesuzanne, fut transmis tout entier au père de notre chère Soeur

Elle et ses frères en ont bénéficié dès le berceau.
Virginie était venue la première (26 août 1877) sourire au père et à la mère qui durant six années la gâtèrent un peu soit parce qu'ils n'avaient pas encore d'autre enfant à choyer, soit parce que la complexion maladive de la petite fille leur donnait déjà quelques craintes. Souvent retenu au dehors par ses travaux, Monsieur Villesuzanne ne constatait guère les conséquences fâcheuses de cette tendresse aveugle sur le caractère de Virginie et se reposait du reste sur sa femme du soin de les essayer. Celle-ci, plus clairvoyante (et d'ailleurs profondément pieuse) s'efforçait de régir et d'élever sa fille dans le vrai sens de ce mot si rarement compris. Malheureusement le grand'père, heureux de se voir revivre en sa petite fille, s'opposait énergiquement à tout moyen de répression et prenait hautement la défense de Virginie lorsque la mère s'apprêtait à sévir. Sous un tel régime notre petite fille devenait volontaire, capricieuse, entêtée; elle se réfugiait dans les bras de l'aïeul à la moindre gronderie, au plus petit reproche et narguait de là ceux qui eussent voulu la châtier. Fréquentes étaient les scènes du genre de celle-ci: Virginie ayant jeté à terre le pain qu'on vient de lui donner, sa mère la reprend et lui commande de ramasser la tartine; mais la fillette refuse d'obéir et, comme on essaie de l'y contraindre, elle s'entête et croise énergiquement ses petits bras sur sa poitrine. Tout attristée, Madame Villesuzanne cueille une touffe d'orties et, de cette plante méchante, effleure les bras nus de la petite fille à qui la douleur fait bientôt lâcher prise. Force lui est bien de céder cas .... le grand'père n'est pas là! mais, dès qu'il paraît, elle court lui conter ses peines et c'est alors au tour de la Mère d'être grondée!...
Les choses allaient ainsi lorsque un frère fut donné à Virginie. Hélas! la joie apportée par ce petit ange ne devait pas être pleinement mélangée d'amertume. Quelques lettres paroles d'une maladroite voisine avaient introduit un mauvais sentiment dans le coeur de Virginie. Elle devenait taciturne, boudeuse, méchante et l'on s'aperçut bientôt que l'on ne pouvait sans danger la laisser seule auprès du baby même pour de très courts instants. Quels que fussent les soins et les efforts de la pauvre mère, rien ne rassérénait l'enfant, rien ne dilatait son coeur, rien ne triomphait de la jalousie qui s'était emparée de sa jeune âme. Profondément affligée, Madame Villesuzanne résolut d'obtenir du bon Dieu coûte que coûte la guérison morale de sa fille. Ayant vaqué aux soins du ménage et pourvu aux besoins de ses enfants

la Mère diligente laissait chaque matin les deux petits à la domestique dévouée (une autre elle-même) qui partageait ses labeurs et, en hâte s'en allait à l'église. Là elle s'unissait au divin Sacrifice priant avec une ferveur et une insistance qui frappaient et qui édifiaient profondément l'assistance. — Durant ce temps, la bonne N, le baby sur les bras, retenait Virginie près d'elle et s'ingéniait à faire jaillir du coeur de la fillette quelque étincelle d'amour fraternel. Mais, hélas! ses efforts demeuraient infructueux!... Le temps fuyait, déjà le petit X, s'accrochant à la main de N. essayait ses premiers pas. Les grâces enfantines, son doux gazouillement, son sourire d'ange enviraient le coeur de tous. Seule, Virginie restait impassible et repoussait toutes les avances du chéri qui, lui, tendait toujours les bras vers elle. Un matin la bonne N., impatiente de voir X marcher seul, le posa à terre et engagea Virginie à se placer à quelques pas, un jouyou dans la main, pour appeler le petit poltron et l'engager à accourir vers elle. La mère priait et pleurait à cette heure à l'église et... à la grande surprise de N, Virginie fit d'assez bonne grâce ce qu'on lui demandait. C'était la première fois qu'elle regardait son frère avec un sourire, qu'elle lui faisait une gentillesse, qu'elle lui parlait doucement. Aussi l'enfant charmé, oubliant la bonne N, s'avança et il seul dans l'espace resté libre et vint il tomber dans les bras de Virginie avec un élan si gracieux et une si ingénue confiance que le coeur de la fillette fut enfin gagné. Elle couvrit de baisers son petit frère!... Il fallut que N., tout émue le lui reprit. Dissimulant sa joie, comme si elle n'avait rien remarqué: « Allons, dit-elle simplement, allons vite au devant de votre Mère pour lui dire qu'enfin X a marché tout seul. » Légère comme une plume, Virginie accepta étonnée elle-même de son bonheur et se demandant comment, si longtemps elle avait pu ne pas aimer son frère.... Mme Villesuzanne venait là-bas, anxieuse et empressée, trouvant lourde la croix, mais la portant courageusement, sûre qu'un jour ou l'autre il plairait à Dieu de l'alléger. Virginie courut à elle et N. les rejoignit bientôt. On raconta avec enthousiasme les exploits du petit qui enfin marchait seul. La physionomie radieuse de Virginie, son ton joyeux firent battre le coeur de la Mère et, comme la fillette papillonnait de ci de là ramassant des fleurettes, la bonne N. s'empressa de raconter à Madame Villesuzanne comment elle venait de caresser, de baiser, de presser dans ses bras son petit frère. La pauvre Mère pleurait de joie, Virginie s'en aperçut; elle comprit et dès ce jour elle aima davantage sa mère et s'efforça de lui faire oublier

le passé. Pour aider l'enfant dans cette tâche laborieuse, on l'envoya bientôt en classe chez nos Sœurs de Nébérac. Mère Thérésie en était alors Supérieure. Virginie ne pouvait tomber en de meilleures mains. Avec quel soin vigilant, incessant, avec quel zèle discret et prudent, avec quel calme, cette bonne Mère cultiva-t-elle cette âme où les herbes folles menaçaient sans cesse de tout compromettre et de tout envahir : Les quelques années passées sous cette sage direction comptèrent dans la vie de Virginie ; elles lui donnèrent la forte et sérieuse impulsion qui la fit triompher de tous les appels d'en bas pour se livrer à Jésus. Sa vocation data de cette heure.

Sans doute, en grandissant l'enfant n'était point devenue parfaite ; la volonté se montrait encore parfois capricieuse et rebelle ; la sensibilité, toujours excessive, dégénérait aisément en susceptibilité ; l'orgueil provoquait des bouderies et des colères. D'ailleurs la santé ne s'équilibrait point. On allait d'alarmes en alarmes pour cette jeune vie (sous des apparences robustes, Virginie cachait un tempérament extrêmement débile). Dans ces conditions, on le comprend, Mr et Mme Villesuzanne évitaient tout ce qui pouvait affliger ou contrarier leur fille et s'efforçaient de lui être constamment agréables. Sans atteindre leur but (car l'enfant gâtée se montrait d'autant plus exigeante qu'on était plus facile), ces procédés nuisaient à l'âme de Virginie. Heureusement Dieu veillait et il avait ses heures. Il en eut une entre toutes où vainqueur de toutes les résistances, maître de toutes les passions, il s'empara complètement de ce jeune cœur et l'enchaîna à son service.

Une médication nouvelle paraissait avoir rétabli la jeune fille. Il n'était plus question de souffrances ni de langueurs ; déjà ses parents songeaient à l'établir .... Mais elle ne se prêta pas à leurs projets et, comme ils insistaient : « Non, dit-elle, laissons-cela ; si vous voulez, je serai religieuse !... » Mr et Mme Villesuzanne furent-ils surpris ?... peut-être. Les connaissant, on ne serait pas loin de penser pourtant que, au milieu des angoisses causées si longtemps par l'état maladif de Virginie, ils eussent demandé où bon Dieu de conserver la vie à leur fille et de la prendre à son service. Quoi qu'il en soit, le cruel sacrifice fut bien généreusement accompli et, le 6 novembre 1895, Virginie entra au Noviciat. Elle le fit laborieusement car la nature eut des retours, des revanches, des révoltes qu'il fallut mater à force d'énergiques efforts. Il est vrai que la maîtresse était était cette même Mère Thérésie qui naguère, à Nébérac, avait fai-

paré le coeur de Virginie à la première visite de Jésus. Connaissant bien la jeune prétendante, elle sut merveilleusement la diriger, la conduire et sur cette nature fougueuse elle réussit enfin à implanter la greffe puissante de Dieu. A vingt ans, le 6 Septembre 1897, Virginie revêtit le Saint habit et reçut le nom de Soeur Anna-Maria.
A vingt-et-un an, le 7 Septembre 1898, elle eut la joie de prononcer ses premiers voeux. En la voyant si forte et si remplie de joyeuse bonne volonté, nous espérions qu'une longue suite de jours lui serait donnée pour servir le Maître. Il n'en fut pas ainsi

(avec un entier dévouement et un joyeux entrain)

Deux années seulement employées au soin des vieillards et des malades eurent raison de cette apparence de santé

Des accidents graves firent rappeler Soeur Anna-Maria à la Maison Mère à la fin de 1900 et dès lors, quels qu'aient été les efforts et les soins, son état alla s'aggravant. Elle s'employait encore de son mieux au réfectoire et à la lingerie. Jusqu'aux dernières semaines de sa vie, elle ne cessa de coudre et de raccommoder. Réduite durant près de deux ans à ne plus bouger sans béquilles, toujours incommodée de vives douleurs, elle fut vraiment admirable de résignation et de calme. Dieu seul sut ce qui lui en coûta. Un jour que l'on causait devant elle des terribles probabilités de l'avenir: « Oh! dit-elle, que je suis heureuse d'être infirme!... Quels dangers n'aurais-je pas couru avec ma nature ardente, si j'avais été obligée de rentrer dans le monde si jeune et en pleine santé!.... » — Sachant bien qu'il n'y avait aucun espoir de la guérir et que les ordonnances du docteur n'étaient guère qu'une formalité consolante, on négligeait souvent de les observer à la lettre; on oubliait parfois d'appeler Soeur Anna-Maria à la visite du docteur. La chère petite infirme, affectée de ces oublis et effrayée de leurs conséquences ne se plaignit jamais.... Elle accepta cette vive souffrance comme voulue et envoyée par Dieu et prononça son "Fiat" avec courage. Quelques mois avant

(elle en avait trois)

sa mort, apprenant que l'un de ses frères (ce même petit X qu'elle avait eu tant de peine à aimer), alors soldat en Algérie venait de rentrer chez ses parents très gravement malade: « Ah! dit-elle, cela n'a rien été de faire le sacrifice de ma vie, mais qu'il est plus difficile d'accepter la mort de mon frère!.... » Elle n'eut pas la douleur de le perdre. Le jeune militaire se releva bientôt et durant sa convalescence, il vint plusieurs fois voir sa soeur. Elle s'en allait rapidement. Un ongle incarné que l'on

(28 octobre 1903) Le vit foncé d'entorse[1] provoqua d'abord de vives souffrances et entraîna bientôt après la maladie de poitrine qui enleva notre chère Soeur. Le docteur Dumont, effrayé de l'état général de la malade, ne s'était si-gné à l'opérer qu'à la dernière extrémité. Il la soigna avec un grand dévouement et fut heureux de voir se cicatriser bien vite ce pauvre pied qu'il avait cru atteint de tuberculose. Hélas! la terrible maladie ne tarda guère à envahir la poitrine!.. Nous avions été heureuses de voir Soeur Anna-Maria reprendre ses béquilles. Elle-même avait quitté l'infirmerie avec bonheur et s'était empressée de monter se réinstaller au dortoir. Le séjour qu'elle y fit fut de courte durée. Des étouffe-ments, une vive douleur au côté, la toux la contraignirent bientôt à regagner l'infirmerie. Elle se réjouit ~~bientôt~~ des progrès du mal. Comme le premier poumon atteint ne laissait plus d'espoir et que l'on craignait de ne pouvoir préserver le second: « Ah! dit-elle, si je croyais que cela dût hâter la mort, je resterais toujours couchée de ce côté là pour qu'il fût contaminé plus vite... mais non, ce que le bon Dieu voudra. » Un jour que la Soeur Secrétaire était allée lui demander des commissions pour donner de ses nouvelles à sa famille: « Je vois bien, fit-elle en riant, que vous ne voulez pas faire ma notice; vous ne venez jamais me voir!... »

Elle désira revoir sa famille avant d'être trop malade et combina un charmant projet qui aurait permis à Mr et Mme Villeneuvaume de réunir une fois encore tous leurs enfants. Elle re-gretta que ce rêve ne fût pas réalisé. Son père et sa mère vinrent bien cependant (le 19 janvier 1904), mais ils n'amenèrent que leur plus jeune enfant, un baby de moins de 2 ans que Soeur Anna-Maria aimait beaucoup. Elle réclama de nouveau ses autres frères et eut la consolation de les voir tous les trois la veille même de sa mort. Tout accablée par la fièvre qui la faisait délirer à certaines heures, elle eut cependant la force de leur témoigner sa tendresse, de leur donner quelques salutaires avis, de leur recom-mander le père et la mère!... Ils la quittèrent en sanglotant. Toujours sereine, en dépit de ses souffrances, elle parut ne plus songer à eux; mais, prenant un petit sac de bonbons qu'ils lui avaient porté, elle le mit en souriant dans la main de Soeur Gabrielle[1] en murmurant: « Prenez, c'est pour vous que je l'ac-cepte... »

[1] infirmière

Entre la visite de ses parents et celle de ses frères de grandes choses s'étaient accomplies qui avaient rempli de joie et d'espé-

rance l'âme de notre jeune mourante. Le 24 janvier 1904, en la fête de la Sainte Famille elle avait fait ses vœux perpétuels avec une vive allégresse. Le 31 du même mois, elle avait reçu l'extrême Onction et demandé ce touchant pardon qui doit effacer tout d'oubliés; enfin, au matin du 3 février, on lui avait appliqué les dernières indulgences. Elle était prête, la mort pouvait venir....

Entourée d'une partie de la Communauté, sous la main bénissante du prêtre, notre chère petite Sœur s'endormit paisiblement le lendemain, simple et souriante comme une enfant dans les bras de sa mère.

C'était le 4 février 1904 à 1h de l'après midi

Sœur Thorsille Garrigue

Novicia

Prats de Carlux est une charmante petite paroisse du Sarladais. Toute cachée au fond d'une gorge formée par des collines verdoyantes, elle semble propice à la méditation et à la prière. La foi s'est conservée vivace chez les bons paysans du Périgord noir et la famille de la chère Sœur dont nous esquissons la vie avait le bonheur d'être profondément chrétienne.

La petite Marie Garrigue naquit le 27 Septembre 1834 Elle était la seconde fille de braves cultivateurs qui l'élevèrent avec soin. Très jeune encore elle eut la charge de garder les troupeaux Notre bergerette aimait la solitude de la campagne qu'elle peuplait à plaisir en fabriquant des poupées peu coûteuses. Quelques chiffons bigarrés attachés avec quelques fils de chanvre arrachés à la quenouille lui donnaient plus de joie que les brillants jouets n'en donnent aux enfants des riches. Elle conserva longtemps cet amour des poupées puisque, placée comme bonne d'enfant chez Monsieur Nave de Sarlat, elle ne résista pas à la tentation de couper une belle boucle blonde du jeune enfant qu'elle gardait pour en orner la tête de sa poupée chérie. Elle avait cependant alors 14 ans n'ayant été placée chez Mr Naves qu'après la première Communion qu'elle ne fit qu'à cet âge comme c'était alors l'usage. A part cet incident, Marie satisfit de tout point ses maîtres étonnés de trouver en elle le sérieux, l'esprit de suite, la solide piété

la respectueuse docilité qui sont si rares à cet âge. Les cérémonies de l'église la ravissaient ; on lui donna tout le loisir de bien pratiquer la religion. De bonne d'enfant, elle passa au rôle de cuisinière qu'elle remplit fort soigneusement. Son influence devint telle qu'on la chargea de surveiller ses jeunes maîtres lorsque, en compagnie de quelques camarades, (tels que le R. P. Allard alors tout enfant) ils allaient passer leurs congés à la campagne. Marie avait soin d'emporter un frugal dîner pour les enfants qui, après avoir gambadé dans les prés devaient rentrer exactement à l'heure fixée pour l'étude. Mais les jeunes gens, à la recherche des fruits ou des nids, laissaient la pauvre Marie s'évertuer à les chercher de longues heures. A la fin, elle les entend étouffant leurs éclats de rire dans la verdure d'un cerisier où ils trouvaient le plus agréable des déjeuners. Elle ne vit que le fond de leurs souliers ferrés "Ah! messieurs, descendez, il est temps de partir, vénez - Merci nous avons faim et nous mangeons! Ma pauvre Marie, nous ne descendrons pas de si tôt - Mais Messieurs z'ai lé dézeuner dans mon panier! - Il vaut bien la peine d'en parler pour un oeuf dur que vous avez porté (s'exclama le père Allard) ; gru dé miou pes garzo d'azé!" Attendez, quand nous ne voudrons plus de cerises nous viendrons! - Allons, vénez z'é vous ferai une omélette - Bien sûr? - Bien sûr" Il fallut pourtant se résigner à attendre encore les jeunes gens qui, d'ailleurs, protestèrent au retour qu'ils ne feraient plus les récalcitrants à la condition qu'on leur offrirait désormais une ration plus copieuse. Madame Naves prit soin dès lors de doubler les portions....

Marie entendait depuis longtemps l'appel mystérieux de l'épouse des Vierges. Mais comment y répondre? Les maîtres ne voulaient point entendre parler de départ... Elle ne savait que son patois Sarladais et avait des peines inouïes pour rendre deux mots de français. Longtemps il fallut parlementer pour obtenir son congé. Elle avait 31 ans ; il était grand temps de prendre une résolution définitive. Les Sœurs de l'hôpital de Sarlat lui donnèrent le conseil d'aller à la Maison-Mère de leur ordre à Périgueux. Elle y arriva le 10 octobre 1865

On remarqua tout de suite cette robuste fille aux traits irréguliers, à la parole fruste, dont la bonne volonté était sans égale, qui s'appliquait aux pénibles travaux sans crainte et sans murmures

toujours levée à 4 heures, elle vaquait avec un soin infini aux menus tiples travaux que lui confiait l'Obéissance. Elle songeait à tout, prévoyait tout et suppléait silencieusement à ce qui n'avait pu être fait par les autres.

Elle fut donc admise sans difficulté à la vêture le 19 mars 1867 et le 3 avril 1868 elle prononça ses voeux. On lui avait donné le nom de Sr Charsille. Elle avait 33 ans et quelques mois et elle ne se considéra plus dès lors que comme une victime destinée à être immolée instant par instant et heure par heure au bon plaisir divin. Son esprit intérieur était vraiment aussi admirable que sa simplicité, sa confiance et sa générosité. Malgré ses pénibles labeurs, elle demeurait toujours unie au bon Dieu et avait grand soin de lui offrir ses moindres actions. Nous étions très édifiées de la voir assister toujours exactement aux exercices de piété et sa ferveur nous a souvent frappées. Elle aimait beaucoup les livres de dévotion affective. Les gravures pieuses la charmaient, elle demeurait de longs instants à les contempler affectueusement lorsqu'elle en trouvait à sa portée. Combien de fois n'avons-nous pas trouvé entre les mains de Soeur Charsille un livre de prières laissé à notre place. Elle l'avait ouvert pour en lire quelques fragments ou pour regarder et méditer quelque pieuse image.

à la Chapelle

Dans sa vieillesse, souvent l'excès de sa fatigue la faisait s'endormir aux pieds du bon Maître; mais si un mouvement ou un bruit l'éveillait c'était avec une hâte pleine de confusion qu'elle tombait à genoux pour achever l'exercice commencé.

Lorsqu'on parlait du bon Dieu, elle avait des réponses simples et profondes qui témoignaient hautement de sa foi, de sa confiance, de son humilité et de son amour pour le bon Dieu. Son esprit religieux était des meilleurs. Pleine de respect, de déférence, de soumission pour les supérieures et les officières; elle était aussi pleine de bonté pour toutes les soeurs. Son dévouement pour la Communauté était sans bornes. Jusqu'à la fin de sa vie, elle fut toujours levée à 4 heures du matin en hiver et plus tôt encore en été lorsque la cueillette des fruits exigeait de longues stations au jardin. Elle ne perdait aucune occasion de rendre un service quelque pénible ou quelque surcroît de fatigue que cela pût lui occasion-

-ner. D'une grande délicatesse de conscience sur tous les points de la règle et plus encore sur l'exercice des vœux, elle exagéra peut-être un peu le rôle de la Pauvreté dans les offices de cuisinière et de dépensière qui furent longtemps les siens. Sa bonté n'en était pas moins grande. Elle prenait part à tous nos chagrins et nous le montrait par un langage que seule pouvait dicter la plus cordiale charité. Elle s'arrangeait toujours de manière à prendre une petite part de la récréation du soir. Sa physionomie souriante nous montrait quel plaisir elle éprouvait à se trouver au milieu de la Communauté. Les enfants du Pensionnat lui causaient une sincère joie lorsque, revenant nous voir, elles allaient dire bonjour à "la bonne Mère Thérasille" (comme elles la nommaient) et lui faisaient part de leurs joies ou de leurs peines. Elle avait un rare talent de témoigner son intérêt et sa sympathie et une mémoire singulière pour coordonner les circonstances. Elle en tirait d'ailleurs des conclusions fort judicieuses. Souvent elle nous étonnait en racontant à sa manière des faits d'actualité, d'histoire, voire même de politique qu'elle rattachait de la façon la plus originale avec une fantaisie d'expressions qui faisait pâmer d'aise les jeunes sœurs. Jamais d'ailleurs cette façon d'agir tant soit peu moqueuse n'altérât en rien la bonne humeur de Sœur Thérasille. Invariablement elle employait il pour elle et réciproquement : « Notre Mère, il n'a pas d'jeunes » ou : « Monsieur Despont, elle est venue ». Si le français n'était pas son fort, elle eut toujours un penchant très marqué pour l'histoire, la géographie et même la littérature. Elle écoutait volontiers les dissertations relatives aux examens des élèves.

Un jour on avait donné un devoir de pédagogie au brevet simple. Une religieuse, sortant de la préfecture s'en alarma devant plusieurs sœurs. Sr Thérasille passait par là : « Ma sœur, dit-elle qu'est-ce c'est zé vous prie que la Pédagozie ? — L'art d'élever les enfants — Ah ! zé comprends, les pétites n'ont pas assez d'expérience pour dire d'ici ; elle racontéraient mieux une histoire n'est-ci pas ? » — Elle était très judicieuse et avant les examens elle ne manquait pas de dire : « Telle et telle sont bien étourdies !... elles ne pourront pas passer ». Et c'était vrai. Un soir une religieuse, avec approches des examens, récitait une leçon à des élèves assises aux pieds de la Statue de Saint Joseph. Sr Thérasille dans un carreau voisin

cueillait des artichauts. Elle s'approche et, sans préambule: "Ma Soeur, dit elle, c'est l'oral ou l'écrit que vous faites maintenant". On juge de l'hilarité des élèves!

Une maîtresse avait dans sa cellule un grand atlas illustré dont elle se servait pour la préparation des examens.

L'historique de chaque département était encadré des portraits des hommes illustres qui y ont pris naissance. Or la cellule étant fort étroite, quand la Soeur voulait écrire, elle devait mettre sur le lit les livres qui encombraient sa petite table.

Un jour elle fut très surprise d'entendre nommer Murat, Fénelon, Champollion à la cuisine. "Vous les connaissez ces Messieurs Sr Charaille? - Oui zé les ai vus tous sur ma lit cé matin!" - Un dimanche soir au crépuscule, une large phalange de jeunes religieuses entourait le Sacré-Coeur au jardin. - Sr Charaille était présente. Un jeu fut proposé. "Mes Soeurs, dit Sr Marie-Antoinette chacune de nous va improviser et débiter une ligne poétique. On acceptera les vers boîteux, les rimes pauvres, les mesures manquées: un peu de bonne volonté pour rire seulement. Je commence nous allons aller en tournant, deux rimes féminines et deux rimes masculines; c'est entendu. Sr Charaille vous ferez la seconde ligne, je dis la première: "Allons! pour bien chanter notre muse s'apprête. - Votre mot se terminera en ête vous voyez? A vous!..." Tout posément, à la stupéfaction générale, notre cuisinière de déclamer: "Moi, zé prendrai des oeufs pour faire une omélette." C'était fort bien trouvé et toutes d'applaudir! - (Quand vint le tour de notre regrettée Sr Gabrielle, ayant à servir une rime en ure, elle nous dit en souriant "Et les arbres touffus dépouillés de verdure!!!.." Quels éclats de rire accueillirent cette simplicité!!!... voulue!...)

Ces récréations amusantes plaisaient beaucoup à notre bonne Soeur Charaille.

Disons encore que nous avons toutes ressenti les effets de son bon coeur. Dès qu'elle savait une soeur fatiguée ou sans appétit, elle lui choisissait un petit morceau plus délicat ou mieux apprêté et l'engageait bien cordialement à le manger. Lorsqu'elle faisait les portions de la Communauté chaque postulante et novice était tour à tour chargée d'exécuter ses ordres. Son accent provoquait alors des sourires que le silence régulier

ordonnait de réprimer. Mais comment ces enfants pouvaient-elles garder leur sérieux en entendant des phrases du genre de celle-ci :
„ Le Service di notre Mère elle est di quit ; l'autre di di —
„ Allez vite cercer le prunier di notre Mère ; yé mé suis trompée, yé mé mis qué di — Vous donnérez cet alison à Sr Arbenie et cet artiçaut à Sr Légonie ; à Sr Marie Antoinette uné pomé di terre „ etc etc etc.
Le lendemain de sa profession Soeur Gharille avait été nommée portière à la Maison-Mère. Sa singulière laideur faisait sourire les visiteurs. Elle était néanmoins bonne et affable, mais son accent amena parfois de piquants quiproquo :
Le frère d'une de nos religieuses se présente un matin : „ Je voudrais voir Eugénie Mounier — Elle n'est pas ici, elle est à son travail — Et où fait elle son travail — A l'Evêché — Quel travail y fait-elle, mon Dieu ! à l'Evêché ! ma Soeur ! — Elle y fait des écritures sans doute — Elle y va souvent ? — Mais tous les jours quand elle a dit sa messe ! ... „ Enfin on s'expliqua. Eugénie Mounier fut appelée et eut beaucoup de son prétendu service à l'Evêché
Pendant la guerre de 1870, elle se dévoua à soigner les blessés. Elle le fit avec une soin, une bonté, un oubli d'elle-même et, il faut le dire, avec un succès vraiment extraordinaires. Ce fut elle qui guérit de la gangrène un pauvre jeune soldat breton (condamné à être amputé du bras droit ou à mourir) en pansant son horrible plaie avec "l'eau de Sainte-Mathe".
Quelques mois passés à Meiserac furent sa seule campagne. Elle nous revint pour prendre la rude tâche de cuisinière, puis celles de dépensière et de caviière. Durant 33 ans, elle s'y dévoua corps et âme. La constante vigilance fit éviter quantité de pertes et de nombreuse abus.

Les médecins refusaient de l'amputer à cause de sa grande faiblesse et la mort était si imminente que le cercueil était commandé, car l'état d'infection de la plaie rendait nécessaire l'inhumation immédiate. Aucune autre Soeur que Sr Gharille n'eut le courage de contempler le mal et d'en respirer l'odeur nauséabonde.

Cette chère Soeur avait, nous l'avons dit, le coeur fort délicat et très sensible. Acceptant tous les reproches sans un mot d'excuse, elle en demeurait cependant très affectée, se cachait pour pleurer les mécontentements et les ennuis qu'elle avait bien involontairement causés, et ne se rassérénait qu'après une visite au très Saint Sacrement.

Au commencement de l'été de 1903, Sr Gharille se sentit un peu souffrante ; on lui donna quelques soins

hygiéniques, du repos, on l'obligea à des précautions. Cependant le dévouement de cette chère Soeur la maintenait encore debout et son activité ne savait point se réduire. Le 10 juillet, elle se leva encore à 4 heures, passa chez Mère Marthe qu'elle avait entendue remuer, lui prépara et lui monta une tasse de tisane et s'en alla au jardin cueillir des fruits. Toute la journée, elle vaqua à ses travaux habituels et vint régulièrement aux divers exercices. Dans la soirée, l'infirmière l'appela à la visite du docteur. Deux heures plus tard notre bonne Soeur était frappée de paralysie comme elle achevait son modeste souper. Dès le lendemain elle put parler avec toute sa connaissance, mais tout le côté droit était encore inerte. Le surlendemain elle voulut se lever. On la mit dans un fauteuil à l'infirmerie (où elle avait été transportée aussitôt le 10 au soir) Elle était très changée mais très calme; elle reçut la visite de Mr l'Aumônier et celle de Mr le Chanoine Mogueur qui était venu prendre ses commissions pour Pâts de Carême

(jusqu'en fin 9bre) Durant plusieurs mois, notre chère Soeur habita l'infirmerie où Sr Anna-Maria lui servit de femme de chambre (Souvent et particulièrement durant le mois d'octobre où réduite à une complète immobilité par suite de l'extraction d'un ongle incarné, elle trouvait encore moyen d'habiller et de peigner notre chère vieille). Celle-ci avait retrouvé l'usage de sa jambe, elle marchait avec une canne, elle descendait à la cuisine et

Notre bonne Mère s'y utilisait de son mieux en triant, de sa main gauche, Jeanne de la Croix des pois ou des lentilles. Elle finit même par réussir à disait de Sr Thar essuyer la vaisselle. Surtout elle se dédommageait de toute

-ille qu'elle fut en priant davantage et en aimant de plus en plus le toujours humble bon Dieu. Elle avait repris une cellule au second en fin 9bre modeste, régulière (lorsque Sr Anna-Maria, atteinte de pleurésie disait-on, se-

-Dissérieuse et descendit à l'infirmerie pour y mourir). La mort de cette chère

d'un très bonne petite Soeur affecta particulièrement Sr Thérèse très touchée des

exemple pour toutes bons soins qu'elle en avait reçus. Quinze jours après le dimanche

21 février en se levant Notre chère infirme fut frappée d'une nouvelle attaque. Elle parut bientôt si mal qu'on l'extrême-onctia à midi. Le lendemain nous profitâmes d'un léger mieux pour la porter de nouveau à l'infirmerie. Dès lors elle alla toujours s'affaiblissant et, sans avoir recouvré l'usage de la parole, elle expira le 2 mars regrettée de la Congrégation tout entière.

2 mars 1904 (à suivre)

Sœur Sébastienne Boussonié
Hôpital Bergerac

Virginie Boussonié, fille de Pierre Boussonié et de Catherine Dalisse était née à Sainte-Nathalène le 25 juin 1875. Entrée au Noviciat le 24 octobre 1896, elle revêtit le Saint habit le 31 mars 1898, fit profession le 5 avril 1899 et mourut le 23 mai 1904.

On pourrait lui appliquer je crois ce que l'on dit de Saint Stanis las Kostka : "En peu d'années elle fournit une grande carrière". Ne parlant jamais ni d'elle-même ni des siens, elle laissa ignorer tout ce qui touchait à ses jeunes années ; mais elle ne passa point au couvent sans y laisser l'exemple des vertus humbles et cachées qu'elle avait le secret de la perfection. Pure comme les anges, modeste comme les aimables petites violettes, obéissante, douce, silencieuse, pauvre sans pourvoir tiste et d'ailleurs active et dévouée, elle fut le modèle de ses compagnes. La piété était tranquille, mais ravissante. A ces vertus précoces, il plut à Dieu d'ajouter le sceau de la souffrance morale et physique. Placée, à la sortie du Noviciat, sous les ordres d'une religieuse qui croit avoir pour mission de broyer les âmes sous prétexte de les forger, Sr Sébastienne Boussonié porta courageusement la croix. Notre Révérende Mère Jeanne de la Croix et le bon Dieu furent ses seuls confidents dans cette épreuve. Heureuse de souffrir avec Jésus et pour Jésus elle ne s'effraya point lorsque, en 1903, elle eut plusieurs crachements de sang. Elle vint assister à la retraite comme si de rien n'était cherchant à nous persuader que les accidents qui lui étaient survenus lui avaient fait le plus grand bien. Hélas ! le mal reparut avec l'hiver et, malgré tous les soins dont elle fut entourée, elle mourut le 23 mai 1904 après avoir eu la consolation de revoir la maîtresse des novices et de faire ses vœux perpétuels le 23 mars entre les mains de Monsieur le Chanoine Chivaud Curé de la Madeleine, délégué par Monseigneur Delamaire. Notre Révérende Mère Emmanuel Perrot assistait la chère petite malade de laquelle naguère Mère Jeanne de la Croix rendait le témoignage suivant :

(à l'hôpital de Bergerac)

« Sr Sébastienne était bien simple, bien pieuse, intérieure, douce, humble, cachée, unie à Dieu »

23 mai 1904

Sœur Baronnie

Thouin

Sr

« Ma Vénérée et si chère Tante naquit dans la propriété de famille, dite « Belou, Commune de Saint-Laurent des Hommes, gros bourg du « canton de Mussidan, sur les rives gracieuses de la rivière de l'Isle. « Mes grands parents, Jean Baronnie et Françoise Rousseau se « marièrent en 1822, et ma tante, qui était l'aînée des trois filles, « issues du mariage, naquit en 1823. Si mes souvenirs ne me « trompent pas, elle eut l'immense bonheur d'être baptisée par « notre vénérable Oncle, Mr l'Abbé Pouyade, curé de la paroisse « et vrai martyr de la révolution. Il eut à souffrir des privations « extrêmes et des peines inouïes : tous ses biens et ceux de sa famille « furent confisqués. Lui-même, traqué comme une bête fauve, ne « vécut que des aumônes recueillies par une sainte fille de la pa- « roisse. Il couchait souvent à la belle étoile, il lui arriva maintes « fois de passer des nuits entières sur un arbre pour éviter les « gens qu'envoyait à sa poursuite la municipalité de Mirbesée. La « Providence permit qu'il ne tombât jamais entre leurs mains.

« Dans les dernières années, notre saint Oncle, dont la grande et « majestueuse taille avait été brisée par la souffrance, devait pour « célébrer la Sainte Messe être soutenu constamment sous les bras par « les deux neveux qu'il avait si pieusement élevés et qu'il aimait « comme ses fils. Mon grand'père était celui des deux qu'il affection- « nait le plus.

« Ma tante reçut au baptême le nom d'Anne, mais, par « affection, on ne se servait que du diminutif, Annette. Elle grandit « sous l'œil vigilant de ses parents si dignes et si chrétiens et elle n'avait « pas encore atteint sa huitième année que le bon Curé, Mr l'Abbé « Hivert, qui aimait à présenter à Jésus-Hostie les âmes dans toute la « fraîcheur de leur innocence, l'admit à faire sa première Communion « La pieuse fillette se préparait avec ferveur au grand acte de sa vie, « lorsque, quelques semaines seulement avant l'heureuse jour Mgr « confia à Mr l'Abbé Hivert le doyenné de Neuvic. Le nouveau « curé ne partageant pas les vues de son prédécesseur au sujet « de l'admission des enfants si jeunes à la Sainte Table,

« la pauvre petite dut attendre deux ans le bonheur si pieusement souhaité.
« Elle supporta cette épreuve avec une courageuse et angélique douceur et,
« lorsque sonna enfin l'heure bénie qui comblait ses vœux, ravissante d'in-
« nocence et de candide piété Anne goûta avec délices les premières caresses de
« Jésus. – Les vertueux parents ne négligèrent rien pour l'éducation de leurs
« trois filles. Ils les placèrent chez de pieuses demoiselles qui dirigeaient alors
« à Musidan un des pensionnats si rares à cette époque. Les deux cadettes
« firent rapidement de grands progrès, mais l'aînée montra peu de goût
« pour la science, surtout pour la grammaire aux règles de laquelle elle
« ne parvint jamais à s'assujettir bien que son séjour au pension-
« nat ait été prolongé dans ce but. Rentrées dans leur famille, nos trois
« jeunes filles furent des modèles de piété, de vertu, d'affection et de dé-
« vouement filials. Elles devinrent et l'édification de la paroisse et les auxi-
« liaires du digne Curé soit pour l'entretien de l'église et des autels, soit
« dans l'œuvre si délicate de l'apostolat chrétien. La jeunesse de ma
« tante, jusqu'à la mort de son père survenue en 1843 peut se resu-
« mer à ce bel éloge. Tous ceux qui la connurent admirèrent sa mo-
« destie si gracieuse, sa piété si aimable, sa charité si cordiale, si
« vraie, sa bonté plus que parfaite, sa charmante gaieté. On l'ai-
« mait, on la citait comme un modèle, chaque Mère de famille l'en-
« viait à ses parents. Aussi fut-elle de bonne heure recherchée et deman-
« dée en mariage; mais Notre-Seigneur, l'Epouse divin des Vierges,
« ne l'avait faite si ravissante que pour Lui et son appel ne se
« fut pas plus tôt fait entendre que, toujours simple et docile,
« Anne répondit : « Me voici !... »

« Je ne dirai pas que ma chère tante aimait le monde, oh! non;
« mais elle se plaisait beaucoup aux innocentes récréations (prises
« en famille) où sa gaieté communicative se trouvait à l'aise
« Oui, elle aimait beaucoup la danse! On dit même que la veille
« de son départ pour le Couvent elle dansa plus et mieux que ja-
« mais. Aussi l'étonnement fut-il profond lorsqu'on apprit,
« le lendemain qu'elle songeait à prendre le voile. Inutile d'a-
« jouter que les bals simples et joyeux d'alors n'avaient rien
« de criminel et que les bons Curés (comme Mr l'Abbé Breton
« Curé de Menéspilet venaient s'asseoir au coin de l'âtre
« pour assister aux ébats innocents de la jeunesse. D'ailleurs
« notre grand' Mère très sage, très sensée, très prudente et
« presque très sévère n'aurait pas supporté le moindre écart
« et c'était sous son œil vigilant que dansaient toujours nos tantes.

« Leur tendresse, leur dévouement filial, leur mutuelle et affectueuse
« confiance, en un mot tout ce qu'il y a de bon, de bien, d'aimable
« faisait le bonheur de ce foyer chrétien. La vie s'y écoulait paisible,
« égayée d'innocents plaisirs ; il semblait qu'il ne se pût rien ajouter
« à ces joies familiales. Cependant le jour vint où cette douce tranquillité fut
« troublée et c'est le bon Dieu lui-même qui porta le coup en
« appelant à la vie religieuse celle qui était l'âme et la vie de la
« famille. Qui dira la douleur de la pauvre Mère pourtant si
« vaillante et si chrétienne ! Elle ne pouvait se résigner à
« sacrifier la chère aînée qu'elle chérissait de prédilection :...
« Malgré les brisements de son pauvre coeur, ma tante rompit les
« liens qui la retenaient au monde, mais conserva forts et puissants
« ceux qui l'unissaient aux siens. Elle les aima plus que jamais
« et les protégea sans cesse. Peu de temps après son entrée au Couvent,
« la Mère exigea que sa fille rentrât à la maison. Il fallut obéir,
« mais, fidèle à son Dieu et à sa vocation, ma chère tante soutint
« sans faiblir les assauts livrés par la tendresse maternelle et demeura
« victorieuse. Lorsque ma grand'Mère menaça de ne pas donner de dot
« espérant que la Communauté refuserait d'admettre sa fille en de telles
« conditions. « Oh ! reprit doucement ma tante, cela ne sera point car je
« serai sœur converse !... » Alors la pauvre Mère céda et ma tante
« reprit sa chère vie religieuse vers la fin de l'année 1848, elle avait
« alors 25 ans. La sœur Eugénie (ma chère Maman) l'accompagna
« à Périgueux désolée et de perdre sa sœur chérie et de n'être point
« libre de se faire religieuse aussi. Lorsqu'on lui dit que telle n'é-
« tait point sa vocation et qu'elle se devait absolument à sa Mère,
« elle se soumit avec la plus angélique douceur et revint au foyer
« dont elle fut la consolation. Dieu l'en récompensa en l'appelant
« de bonne heure en Paradis et en donnant le cloître en partage à
« sa fille aînée.

« Je n'ai pas de détails sur les premières années de la vie religieuse
« de ma chère tante, je sais seulement qu'elle eut le bonheur de faire
« ses voeux avec l'approbation de Mgr Georges le 18 décembre 1849
« Mr l'Abbé Renné Bernaret prêcha en cette occasion avec tout
« l'enthousiasme de son âme ardente. Sœur Baronnie (ainsi
« qu'on la nomma désormais fut aimée en Communauté comme
« elle l'avait été en famille. Mère Pichon, Sr Réomagère et
« toutes les excellentes religieuses de ce temps là apprécièrent beaucoup
« la douceur, la bonté, le dévouement de la nouvelle professe

„ D'une exquise sensibilité, celle-ci avait éminemment le secret des
„ délicates attentions, des gracieuses et aimables prévenances qui délassent
„ si suavement les coeurs. Sa conscience très délicate s'alarmait vite; mais
„ simple et docile comme une enfant elle allait à ses supérieurs et un
„ mot de ceux-ci suffisait à tranquilliser la belle âme transparente
„ comme le cristal. Sa piété était tendre, très expansive aussi se réjouit-
„ elle lorsqu'on lui confia le soin de la sacristie. Elle exerça cet em-
„ ploi pendant toute sa longue carrière religieuse avec autant de
„ perfection que de bonheur. Je veux à ce propos citer un trait de cou-
„ rage qui montrera que la chère tante n'était pas douillette: Elle était retenue
„ au lit par une mauvaise bronchite qui avait nécessité un large vésicatoire
„ La Soeur chargée de la sacristie vient lui dire son embarras: un prêtre
„ se présente pour dire la messe, personne pour la lui servir „ Eh! bien,
„ ma Soeur prenez un paroissien et servez-la vous-même; ce n'est
„ pas difficile — Oh! ma bonne Soeur Baronnie, je ne m'en tirerai
„ jamais je vous assure — Aussitôt la pauvre malade s'habille à la hâte,
„ comme elle peut, et va en compagnie de son vésicatoire servir la mes-
„ se avec autant d'entrain et de bonne humeur que si elle n'eut pas
„ souffert énormément. Ceci se passait à l'hospice du Bugue où
„ Soeur Baronnie resta 19 ans. J'ai de beaucoup abrégé.. Peu
„ d'années après sa profession religieuse, ma chère tante eut la douleur
„ de perdre sa mère et la consolation aussi de l'assister à ses derniers
„ moments et de recevoir ses suprêmes recommandations. Elle les recueillit
„ toutes avec une religieuse tendresse et y fut fidèle au delà de tout ce qui
„ se pourrait dire. La chère mourante avait surtout insisté en lui
„ confiant sa petite Noémi. Qui dira même que mai que ma tante
„ accomplit cette tâche avec le plus maternel amour et dévouement
„ Le bon Dieu se chargea lui-même de l'en récompenser en lui
„ réservant l'immense consolation de choisir cette même enfant pour être
„ son épouse. C'est certainement à la douce, à la salutaire influence de ma
„ si regrettée tante et de mon angélique cousine Sr Marie Agnès Michaud
„ que je dois la grâce de ma vocation.
„ Ma tante venait de temps en temps passer quelques jours à St
„ Laurent près des Siens. Quel bonheur alors de l'entourer, de recevoir
„ ses maternelles caresses, ses petits reproches aussi si doucement, si
„ suavement faits qu'on n'en avait point peur. Quelle joie
„ de lui dérober son grand chapelet pour lui ressembler davantage
„ Sa famille alors n'était pas seule en fête; toute la paroisse
„ prenait part à notre bonheur. Sr Baronnie y fut toujours

« très-aimée et y exerça une réelle et très salutaire influence. Elle se prêtait avec la meilleure bonne grâce et la plus franche gaîté à toutes les « parties, à toutes les réunions que l'on organisait en son honneur. Mais « le départ !... quels regrets, quelle tristesse il laissait après lui !

(qui lui confient 3 jeunes orphelines) Mme Michaud Mère de notre S. Agnès

« Après la mort de sa sœur Eugénie (20 mai 1865) ma bonne tante « Baronnie reporta toute son affectueuse tendresse sur l'unique sœur « qui lui restait. Alors, plus que jamais, les liens les plus intimes et les « plus forts les unirent jusqu'à n'en faire plus désormais qu'un cœur « et qu'une âme. Je veux dire aussi l'immense consolation que me « procurait toujours les visites de ma bien-aimée tante. Quelle tendresse, « quelle confiance, quelle sollicitude ! Tout son cœur semblait passer « dans ce : « mon petit » que j'aimais tant à lui entendre répéter. « La joie de me voir religieuse Visitandine la consolait de tout. « Elle disait que c'était : "le plus grand bonheur de sa vie". « Quelle édification, quel exemple était et reste pour moi celle « qui me fut toujours mère ! Parfaite religieuse, elle savait rendre « la vertu aimable et ne laissait passer aucune occasion de la « pratiquer à tous ses degrés ; mais avec tant de simplicité, de « délicatesse, je pourrais dire de naturel, qu'il était aisé de deviner « combien elle lui était familière.

« Comme Notre Seigneur Jésus-Christ, son Epouse et son modèle « ma vénérée et chère tante a passé ici bas en faisant le bien ».

D. S. B.

Témoignage de notre R. Mère Jeanne de la Croix Lesbat :

« Elle travaillait toujours ; plaisait « Sr Baronnie était humble, douce, serviable, pieuse « comme un ange, charitable, la bonté et l'amabilité même malgré « les soucis de toute « la vivacité naturelle de son tempérament. Elle attirait les enfants « des paroisses, savait « les plus pauvres qui l'aimaient beaucoup et elle leur enseignait « doit indéfiniment « à prier le bon Dieu, à le connaître et à le servir. L'œuvre des « vêtements et « Blandines et celle des petits saltimbanques avaient toutes ses « tricotait sans relâche « préférences comme étant les plus obscures. Nul ne sait par « sous la Cte et « quels maternels procédés elle mettait ces âmes pour paraître « pour les pauvres « à greffer en elles le "bon Jésus". Très gaie aux récréations,

« elle était toujours prête à consoler les sœurs dans leurs ennuis et « à les relever dans leurs découragements. Elle adoucissait tout par « sa compassion si sincère et si cordiale ; elle réconfortait par son « amour pour le bon Dieu. Levée à la 1re heure, chargée de la sacristie « et de la porte, outre la méditation, la 1re Messe, l'office elle trouvait encore le « temps de prier chaque jour pour de nombreuses grâces particulières de « faire le chemin de la Croix, de réciter les Ps. de la pénitence de lire « l'imitation de N. S. qui faisait ses délices ».

Sœur Saint-Louis Liffort
St Avit-Sénieur

Jeanne Louise Liffort naquit en 1863 d'une modeste famille de cultivateurs dans la petite paroisse de Saint Cernin de l'Herm, canton de Villefranche de Belvès. Ses parents, riches du précieux trésor de la foi, reçurent cette quatrième enfant comme un présent du Ciel et avec d'autant plus de joie que le vénérable Curé de Saint-Cernin avait dit à la mère quelques jours avant : « Prenez courage, car l'enfant que Dieu vous donne sera une source de bénédictions pour votre famille par sa vie innocente et pieuse. Dieu s'en servira pour le bien. »

Nous allons voir comment les paroles du vieillard se réalisèrent et comment l'enfant, dès ses plus tendres années, reçut des marques de la maternelle protection de la très Sainte Vierge qu'elle devait tant aimer et dont elle s'efforça toujours de propager le culte.

Jeanne Louise avait déjà trois ans. Elle était grande et robuste pour son âge, fort agile et très éveillée, mais ... elle ne parlait pas !...

La douleur du père et de la mère augmentait à mesure que l'enfant croissait. Enfin une inspiration leur vint ; une voix intérieure leur disait que la très Sainte Vierge les attendait à Capelou pour y faire cesser leur peine. Pleins de confiance ils partirent avec la pauvre petite muette. Le chemin était bien long, bien difficile, l'enfant fut vite fatiguée. On la porta et marchant courageusement, priant avec une grande confiance les pieux pèlerins atteignirent le but de leur voyage.

Avec quelle ferveur invoquèrent-ils Marie dans son béni Sanctuaire. Avec quelle confiance, avec quelle foi s'approchèrent-ils des Sacrements et puisèrent-ils à la fontaine miraculeuse. C'est le secret de la Céleste Mère. Elle sembla cependant demeurer indifférente à la douleur de ce père et de cette mère et, bien qu'ils eussent fait la promesse de ramener chaque année leur fille en action de grâces, si elle guérissait, elle les laissa repartir sans sécher leurs pleurs.

Au fond de leur cœur cependant, Monsieur et Madame Liffort conservaient non plus l'espoir, mais la certitude de la prochaine guérison de leur fille. Cette confiance inébranlable toucha le cœur de Marie et, tandis que les pieux pèlerins, égrenant leur rosaire, s'en retournaient péniblement vers leur logis, sa main puissante s'étendit sur Jeanne Louise et la guérit. La petite

enfant courait de ci de là sur les bords du chemin cueillant force fleurettes lorsque se retournant tout à coup vers la Mère : « Maman, dit-elle distinctement. Les larmes et les baisers qui accompagnèrent ce premier mot on les devine !.. Et quelles actions de graces vers Marie !... Désormais l'enfant parla comme tout le monde et Dieu seul connaît le bien qu'elle a fait par ses paroles soit aux enfants, soit aux malades surtout lorsqu'il s'agissait de leur faire connaître et aimer la très Sainte Vierge.
Jeanne-Louise avait un frère de beaucoup plus âgé qu'elle, qui était aussi son parrain. Déjà ce frère bien-aimé s'était tout entier consacré au service du bon Dieu. Il aimait tendrement sa petite soeur et il pressentait déjà les desseins du bon Maître sur cette jeune ame. Aussi, dans le but de favoriser cette vocation entrevue, confia-t-il sa filleule à nos Soeurs du Bourg de la Madeleine à Bergerac.
Jeanne Louise, toujours docile, se signala surtout par sa piété et son bon esprit. Ses maîtresses l'affectionnaient ; elle les entourait de respect et de soumission. Toute sa vie, elle conserva les sentiments les plus filiaux à l'égard de celles qui avaient si sûrement guidé son adolescence dans la voie du bien et lui avaient donné une si haute idée de la vertu par leurs leçons et surtout par leurs exemples. Les études terminées, Louise Liffort tourna tout naturellement son regard vers la vie religieuse et, sur sa demande, fut admise au Noviciat de Ste Marthe.
Son temps de probation se passa sans incident. Pieuse, docile, régulière, gaie, pleine de bonté, elle fut aimée de toutes ses compagnes. Les supérieures, reconnaissant en elle toutes les marques d'une véritable vocation, l'admirent sans difficulté à la profession religieuse en l'année 1886.
Après sa profession, Louise Liffort, désormais Soeur Saint Louis, fut envoyée à Saint Jacques où elle resta un an seulement.
La vie de dévouement, de prières et de sacrifices devait désormais se passer tout entière dans la petite Communauté de Saint-Avit-Sénieur où elle a vécu environ 17 ans. Arrivée dans cette Cté en 1887, Soeur Saint Louis fut aussitôt chargée de la classe des petites filles. C'est là que, durant 16 ans, elle dépensa toutes ses forces à élever et à instruire ses chères enfants. Tous ses moments leur appartenaient, les dimanches comme les récréations avaient pour but le bien de ses élèves. Bons points, petites récompenses, vieux livres à restaurer et à recouvrir, ouvrages manuels, tout cela était préparé dans les temps libres, rien n'était négligé pour stimuler ses enfants, les encourager, leur faire aimer le travail, tourner leurs jeunes coeurs vers le bon Dieu. Les prédications de Soeur Saint Louis allaient aux plus pauvres, aux

plus délaissées, aux moins bien douées de ses élèves. Pour celles-là, elle avait des industries vraiment ingénieuses grâce auxquelles elle parvenait à leur procurer livres, cahiers, travaux manuels. Et quelle douceur, quelle patience elle déployait pour leur apprendre à tricoter, à coudre, à raccommoder! Aussi comme elle était aimée dans sa classe! Lors de la laïcisation de la classe en 1899 (à la mort de la vénérable Mère Agnès Cheyssandier, titulaire), comme on parlait aux petites filles d'aller chez les institutrices laïques: « Non, non, disaient-elles à leurs mamans, je ne veux pas y aller. Je ne veux pas quitter ma petite Sœur Saint-Louis; elle pleurerait trop; elle nous aime tant! » Et c'est ainsi que, grâce à cette affection des fillettes pour leur maîtresse, la petite classe de Saint-Aviit (avenir de l'école) se retrouva à peu près intacte lorsque l'école libre put être ouverte par les Sœurs. Sœur Saint-Louis n'était pas seulement aimée des enfants. Les malades avaient aussi pour elle la plus respectueuse et la plus touchante affection. C'est auprès de leurs lits de douleur qu'elle a exercé un véritable apostolat. Il fallait voir la joie qui se répandait sur tous les visages lorsqu'elle apparaissait sur le seuil d'une maison: « C'est la bonne Sœur, disait-on, c'est la bénédiction du bon Dieu qui nous vient avec elle! » Et dans ces causeries toutes simples on ne parlait que de la bonté de Dieu, du désir qu'il a de nous pardonner, du bonheur qu'Il nous prépare, de la protection de la très Sainte Vierge, de la confiance que nous devons avoir en elle. On racontait quelques-uns de ses miracles et le tout se terminait par la distribution aux malades et aux enfants de médailles de Lourdes et de brochures parlant encore de Marie. Si quelqu'un s'avisait de vouloir mêler à la conversation quelques paroles peu charitables vis à vis du prochain, aussitôt on était arrêté par ces mots: « Chacun ici-bas a des qualités et des défauts et ceux des autres ne nous regardent pas. Il faut les leur pardonner comme nous voulons qu'on nous pardonne. » Et c'était fini. Aussi quels regrets, surtout parmi les pauvres et les souffreteux, lorsqu'on apprit que la chère Sœur était elle-même si malade qu'il ne lui serait plus possible de les aller voir!.. Il est juste qu'après avoir parlé de sa charité pour les personnes du dehors, je dise un mot sur celle qu'elle exerça vis à vis de ses Sœurs. Jamais on ne l'entendit se plaindre ni parler désavantageusement d'aucune. Elle voyait leurs défauts, elle en souffrait; mais jamais elle ne les relevait. Si, parfois, quelqu'un de moins indulgent mêlait quelques blâmes à la conversation, aussitôt par son air ou par quelque réplique Sœur Saint-Louis montrait que cela la peinait beaucoup. C'est dans cet excellent esprit religieux que notre chère Sœur a passé sa vie.

En 1899, Sœur Saint-Louis commença à souffrir du mal terrible

qui a brisé trop tôt sa vie. Désormais, et durant 4 ans, ses jours ne furent plus qu'une longue suite de douleurs plus ou moins aiguës.
Jusqu'en 1903, Sœur Saint Louis continua cependant à faire sa classe et à visiter les malades. Mais cette année là, le mal fit de si grands progrès qu'il fallut bien hélas! demeurer inactive et clouée à la Croix. Nous la conduisîmes à Lourdes, nous espérions tout de la Très Sainte Vierge !.. Si Saint Louis cependant ne revint pas guérie. Mieux que la santé du corps, elle rapporta de son pèlerinage, une vigueur d'âme qui lui fit supporter avec un héroïque courage le long martyre de 9 mois par lequel il plut à son divin Epoux de l'éprouver encore. Absolument abandonnée à sa volonté sainte elle ne s'illusionnait aucunement sur son état et voyait arriver la mort avec le calme d'une âme dont la vie n'a été
(24 juillet) qu'une longue préparation à la mort. Six jours avant sa mort, elle écrivait à son frère et parrain (doyen de Bussière-Badil): « Je vois que la fin approche; l'enflure des pieds et des mains « m'avertit que je n'ai plus que peu de jours à vivre. Je désirerais, « si vous l'approuvez revoir encore une fois ma mère, mon frère et « ma sœur. C'est à vous de juger si vous devez leur écrire pour « qu'ils viennent. Ne vous chagrinez pas à mon sujet. Sachez que « je meurs contente puisque Dieu me fait la grâce de mourir reli- « gieuse et de mourir à Saint-Aixt où on prie beaucoup pour « les morts.. » Ce furent les derniers mots tracés de sa main. Elle
(26 juillet) « n'eut pas la force de les signer... Le lendemain elle était entourée des personnes qu'elle avait souhaité revoir; elle leur parla avec une entière lucidité et même avec une gaieté charmante donnant à chacun une petite image en souvenir, leur donnant ses commissions pour ceux qui n'étaient pas là. Elle demanda qu'on voulut bien lui donner l'Eucharistie-Onction pendant qu'ils étaient tous réunis. On le fit. Son calme était si grand, ses idées si nettes, sa voix si ferme que nul (ses parents surtout) ne pouvait croire à une fin si prochaine. La mort cependant avançait à grands pas. Le 30 juillet, à 2 heures du matin après une nuit très calme, notre chère Sœur eut quelques étouffe- ments puis tomba en agonie !.. Je la vois encore étendue sur son lit, la tête légèrement inclinée sur l'oreiller, les yeux demi-clos tournés vers le ciel, le sourire sur les lèvres. Pas une contraction des lèvres ni du visage, pas un mouvement pendant 6 heures !. On ne se lassait pas de contempler ce visage qui semblait déjà jouir

de la vision béatifique. Enfin à 9 heures du matin, un soupir un peu plus fort nous indiqua que l'âme avait brisé ses liens et était montée vers son céleste époux. Son aimable sourire demeura sur ses lèvres même après la mort. Nous la gardâmes pendant 48 heures exposée dans une salle du rez-de-chaussée afin que tous ceux qui la vénéraient eussent la consolation de la revoir. Tous accoururent, tous admirèrent sa physionomie virginale, tous rappelaient sa bonté, ses vertus et regrettaient de l'avoir si tôt perdue. Cette chère Soeur repose aujourd'hui à l'ombre de la grande croix dans l'humble cimetière de Saint-Avit avec la vénérable Mère Agnès (qui avait été sa Supérieure pendant 12 ans) et Soeur Cécile Dayenmaste également toute jeune en odeur de sainteté.

30 juillet 1904

Soeur Laurence Rouchaud
Monpazier

Sr Laurence Rouchaud appartenait à une très honorable famille de l'arrondissement de Reiberac, à 14 Périgueux de 2me. Elle vint au monde le 25 novembre 1844 et fut baptisée en la fête de Saint André. Les deux saintes la prirent-ils dès lors sous leur protection spéciale, on serait tenté de le croire, car, d'une part, les plus fructueuses années de la vie de notre chère Soeur se sont écoulées à l'ombre de clochers placés sous le vocable de Saint Pardoux et, de l'autre, elle était destinée à mourir lentement pour l'amour de Jésus sur une "bonne croix"; celle de l'infirmité.

Par un autre bienfait de la divine Providence, notre petite fille, née en la fête de Sainte Catherine, avait reçu le nom d'Anne sur les fonts sacrés. Les deux illustres patronnes de la jeunesse (l'éducatrice de la Vierge Marie et la jeune fille docte et sage qui confondit naguère l'éloquence des savants, marquèrent dès lors l'enfant pour la virginité et la vouèrent à l'apostolat.

Anne avait d'ailleurs une aimable et douce nature que ses parents eurent peu de peine à façonner à la piété, à l'obéissance, au travail. Elle faisait le charme et la joie du foyer; mais, fidèle à la grâce que sollicitaient pour elle tant de puissants protecteurs, elle s'arracha à 18 ans aux joies de la famille.

pour accourir au Noviciat de Saint-Martin. Déjà notre Congrégation lui était bien connue car son adolescence s'était écoulée au pensionnat de Ribérac. D'ailleurs une tante de notre jeune fille, Mère Mazière était alors Supérieure de l'hospice de la même ville et l'influence de cette vénérable ancienne avait été profonde sur l'âme neuve et le coeur candide de l'enfant. Raisonnable, pieuse, appliquée au devoir, elle avait entendu de bonne heure l'appel du Seigneur et n'avait jamais entrevu d'autre voie que celle de la vie religieuse. Aussi le noviciat ne fut-il pas difficile. Anne y entra le 31 octobre 1863. Elle s'y montra simple, régulière, bonne, affable; s'oubliant complètement elle-même, elle réussit à passer inaperçue parmi les nombreuses jeunes personnes qui l'entouraient.

On lui donna le saint habit le 10 octobre 1864 et elle fut admise à la profession le 25 septembre 1865.

Une carrière de laborieux apostolat s'ouvrait alors sous les pas de Laurence. Elle y entra d'un pas ferme, y rencontra souvent le sacrifice, l'embrassa toujours généreusement puis, terrassée par la maladie, elle s'étendit courageusement sur la croix pour y pâtir longtemps et y mourir enfin.

Elle enseigna durant 4 années à Villefranche de Belvès (où elle fonda la Congrégation des enfants de Marie, le même temps à Montpon, 18 ans à Montpon, 12 ans à Saint Pardoux-la-Rivière laissant partout de profondes sympathies et le meilleur souvenir de sa bonté, de sa douceur, de cette sérénité calme qui contenait les enfants sans bruit et facilitait singulièrement leurs progrès dans le savoir et dans la vertu.

A Saint-Pardoux-la-Rivière surtout, Sr Laurence fut très fortement appréciée et aimée. Elle s'y occupa particulièrement des enfants de Marie et, grâce à ses vertus, elle eut sur ces jeunes filles un très grand ascendant. Aussi lorsque, sous prétexte d'une appréciation (très juste d'ailleurs) donnée par elle sur Michelet au cours de la classe, l'Inspecteur d'Académie jugea à propos de licencier son école, notre pauvre chère soeur fut-elle frappée en plein coeur. Toutes les sympathies qui l'entouraient alors ne guérirent point cette blessure car cette excellente population à laquelle on voulait tant de bien, il fallait s'en éloigner! fermer la maison, voir anéantir l'oeuvre, abandonner les enfants à un enseignement athée!...

Une telle douleur ne se guérit pas, on en meurt : c'est Rachel qui pleure et qui ne veut pas être consolée parce que ses enfants ne sont plus. Et combien plus tristement, hélas ! que si la vie physique leur était ôtée

Un certain blâme, un peu de froideur du côté de l'autorité mêlèrent ils leur amertume à ce calice ?... Il le sembla. Ainsi broyée, notre chère Sœur fut envoyée dans une Communauté où la rigidité de la Supérieure jointe à l'humeur embrageuse d'un tiers rendaient toute dilatation et tout repos moral impossibles.

Dans l'état d'âme de Sœur Laurence, avec sa nature sensible et son caractère expansif, le séjour de cette maison fut un martyre d'autant plus pénible que ses lettres à notre Révérende Mère ne parvinrent pas toutes à leur destination.

La retraite de 9bre 1899 mit un baume céleste sur tant de plaies vives, puis notre chère Sœur fut envoyée à Montpazier où il lui sembla revenir à la vie. Cette halte fut courte. Pendant quelques années seulement, notre chère Sœur fit la classe avec la douceur et le calme qui l'avaient toujours caractérisée. Entre temps, elle soignait quelques pauvres vieilles à l'hospice où trouvait à la Communauté mille moyens de se rendre utile par son adresse, son ordre et son activité.

Malheureusement une nouvelle laïcisation vint raviver toutes les douleurs du passé. Une institutrice laïque devenait presque la commensale des Sœurs puisqu'elle occupait leur local et partageait leur cour. C'était un douloureux contact !... Sœur Laurence s'y résista pas. Frappée de paralysie à 7 Bons, elle survécut une année tout entière résignée et patiente jusqu'au dernier soupir. Un peu de mieux étant survenu, elle en profitait pour se traîner à la Chapelle où elle demeurait de longues heures. L'avant-veille de sa mort elle y entendit encore plusieurs messes et s'y oublia toute la matinée. La Sainte Communion était sa force. Monsieur le Curé avait la bonté de la lui porter toutes les fois que le mauvais temps ou une aggravation de souffrances la retenait dans sa cellule.

Sœur Laurence avait aussi un grand amour et une grande confiance en la très Sainte Vierge. Aussi souhaita-t-elle vivement faire partie du pèlerinage diocésain en 1904. Nos Mères résolurent de donner cette consolation à notre pauvre infirme et celle-ci, souriant à l'espoir de la guérison, se montra tout heureuse, toute reconnaissante de leur décision.

On était occupé des préparatifs du pèlerinage, fixé au 3 août lorsque, le 28 juillet, une nouvelle attaque vint frapper notre chère Soeur. Elle souffrait beaucoup mais avait la pleine connaissance. Aussi fit-elle généreusement et le sacrifice de l'espoir qu'elle avait eu de guérir à Lourdes et celui de la vie. Elle regretta de ne pas revoir notre Révérende Mère Emmanuel ainsi qu'elle l'avait beaucoup souhaité et s'endormit pieusement en Notre-Seigneur dans la soixantième année

Le 1er août 1904

Mère Mémoire Puylagarde
Asile de Beaufort

Marie-Antoinette-Mémoire Guilhem Puylagarde était la douzième et la dernière enfant de Monsieur Pierre Guilhem Puylagarde et de Madame Valérie Réjou. Elle vint au monde à Excideuil le 13 Septembre 1820. Sa naissance causa quelque déception à son père qui eût préféré un autre fils à une nouvelle fille. La Benjamine cependant ne fut point privée des caresses paternelles et, lorsque Monsieur Puylagarde mourut, très peu d'années après, il s'affligea particulièrement de ne pouvoir protéger et guider dans la vie cette enfant qui en effleurait à peine le seuil.

Notre Soeur Louise fut la première maîtresse de la jeune Mémoire. Entre les deux enfants il se forma des liens plus forts encore qu'entre les autres frères et Soeurs, comme si elles eussent prévu dès lors qu'un jour elles se voueraient l'une et l'autre à Jésus dans la même famille religieuse. Louise, nous le savons, partit la première. Plus jeune de neuf années, Mémoire demeura encore longtemps auprès de sa mère. Celle-ci étant décédée et ses frères et Soeurs étant tous mariés, elle vint habiter Périgueux auprès de sa chère Louise (alors à Sainte-Ursule) et entra en qualité de sous-maîtresse dans l'institution Elfin Berger (qui occupait alors le local aujourd'hui transformé en hôtel de l'Univers). C'est là que son frère aîné lui adressa les lignes que nous allons transcrire textuellement tant parce qu'on

y découvre l'esprit profondément chrétien de la famille Puylagas de que parce qu'on y entrevoit quelque chose de la sagesse, de la prudence et de l'humilité de notre jeune fille :

Carbon Blanc le 5 août 1842

« C'est avec bien du plaisir, ma chère Mémaire, que je te donnerais des « conseils, mais dans de pareils cas il faut surtout consulter son coeur, « ses goûts et son penchant pour prendre une décision. Cependant ne « pense pas que je veuille refuser de t'aider à raisonner en entrant « avec toi dans les détails où j'entrerais moi-même si je devais prendre une détermination. Ainsi je dirais qu'il est fort sage, qu'il « est prudent, qu'il est nécessaire de considérer surtout la fin « et cette fin à laquelle nous tendons tous c'est le monde où les « inégalités de ce monde s'effacent, c'est-à-dire l'éternité non « sonore et terrible pour l'homme réfléchi, car il craint toujours « d'être du mauvais côté. Cependant il ne faut pas que la crainte nous domine et qu'elle nous entraîne à faire choix de « l'état religieux pour lequel nous n'aurions de vocation que « par la peur de mal faire ailleurs. Non, bien certainement non, « il ne faut pas que l'avenir nous effraie, car dans l'état religieux l'observation des règles doit être aussi effrayante et « s'il ne s'agissait que de revêtir l'habit pour être sauvé, les « Communautés se multiplieraient à l'infini. Mais il n'en est « pas ainsi et partout on peut faire son salut. Seulement « je conviens qu'il est plus difficile d'y parvenir dans une situation « que dans l'autre ; mais partout on peut faire le bien et je pense « qu'avec un coeur pur, et une ferme résolution de ne pas dévier « du bon chemin tu peux te sauver dans le monde et faire grand « bien par ton bon exemple et ta conduite dans quelque position « que tu puisses te trouver, soit que tu te maries, soit que tu « reste demoiselle.

« Tu parais craindre, ma fille, que les idées qui te « viennent actuellement ne soient l'effet de l'affliction et peut-être « aussi de l'isolement dans lequel tu te crois à tort. Je sais bien « que quand notre coeur est malade nous sommes plus portés à « nous rapprocher de Dieu parce qu'Il est notre secours, notre « espérance ; mais aussi il faut nous dire que sa Providence « se sert de tout pour réaliser ses desseins sur nous et, ne « jetant tout inquiétude, ne plus voir que ce qui est en « nous. Pour cela, ma bonne fille, il faut espérer que cesse

„qui causent notre douleur sont heureuse et cette consolation nous
„aidera à nous dégager. Nous ne verrons plus alors que l'avenir
„de nos âmes et, bien persuadés qu'on peut se sauver même
„dans un désert (car rien n'est excepté de la miséricorde de
„Dieu), nous examinerons d'abord cet avenir sous le rap-
„port temporel qui peut influer sur l'avenir spirituel
„Eh! bien je trouve que tu as bien moins à craindre que beaucoup
„d'autres. D'abord, étant assez pieuse pour bannir le luxe orgueilleux
„tu te contenteras de peu, et ce peu, tu l'as déjà; mais comme
„il ne peut te suffire sans travail, tu y suppléeras par une
„industrie quelconque car en voulant faire ton salut, tu vou-
„-dras exécuter la loi de Dieu qui impose un travail continuel
„En occupes une situation qui pourrait te permettre de t'associer
„avec une autre jeune personne pour diriger une pension.
„D'ailleurs si ce travail et ton petit revenu ne suffisaient pas
„pour vivre, ne sais-tu pas que pendant que j'aurai un sou
„tu y trouveras ta part? Mais c'est le temps de ta vieillesse, dis-tu
„qui doit te préoccuper. Cela est vrai et ces calculs d'intérêt matériel
„doivent être faits avant de choisir un état et surtout l'état
„religieuse auquel on ne doit se liver qu'après les plus mûres réflex-
„-ions. Eh! bien puisque Dieu nous permet de prévoir ce qui pour-
„-rait nous arriver dans l'avenir, je vois que si, comme je le pense,
„tu ne manges pas ton petit avoir et que je vive encore quand tu ne
„seras plus, tu aurais à peu près ton nécessaire et si je meurs avant
„toi, tu sais que j'ai reçu un peu plus que vous dans le bien de Las-
„-fargeas et, je te le dis comme mon secret, ce plus sera pour avoir
„soin de ceux qui en auront besoin. Ainsi que pensses-tu avoir à
„regretter sous le rapport des besoins de la vie? Tu me diras qu'une
„vie isolée dans le monde est bien triste. Je le sais encore et mieux
„que personne puisque j'ai passé dix années dans la solitude
„Mais les sentiments de piété qui te domineraient dans le
„monde te feraient supporter les peines de la solitude comme ils
„te feront supporter bien d'autres contrariétés. Et d'ailleurs n'y
„a-t-il pas beaucoup de vieilles personnes qui ne sont entourées
„que d'une servante ou d'une parente et qui sont plus heureuses
„que beaucoup de mères de famille qui roulent dans l'or.

„Ensuite, si nous prévoyons que tu restes fille, ne
„pouvons-nous pas prévoir que tu te marieras et, dans ce cas,
„qu'est-ce qui t'attend? Le sort de tes sœurs et le mien

« ... Mais j'admets que ce ne soit pas ta vocation. Et je dis, comme « ton directeur (homme que j'estime beaucoup à cause de sa prudence) : « Eprouvons-nous avant de décider. Ce qu'il faut faire pour cela, il te « l'aura dit sans doute ; mais à mon tour je te dirai : Réfléchis sur « cette longue épître, ne te hâte pas ; viens nous voir avant de te déterminer « va dans ta famille aussitôt que les vacances seront données, cherche à « connaître le monde et, sans perdre de vue ton guide qui est Dieu, « et la pensée d'être à Lui s'il te l'ordonne, tu pourras mieux opter « pour le choix de l'état que tu voudras suivre.

« Quant au couvent que tu choisirais, je ne peux rien te dire « à ce sujet car cela dépend de la générosité d'âme avec laquelle on se « sacrifie et je trouve qu'il faut qu'elle soit grande pour se cloître, « mais je ne la crois pas au-dessus des forces humaines, car je crois que je « l'aurais eue. Cependant l'habit sainement porté au grand jour et « partout où la charité l'appelle peut faire le plus grand bien. Je crois « même que le mérite de la religieuse non cloîtrée peut surpasser « celui des bonnes oeuvres du cloître. Mais, je te le répète, ce choix im « portant ne peut être fait que par toi.

« Je serais fâché de t'éloigner de ta vocation et de te la faire « manquer surtout, mais je dois te redire de ne consulter que ton cœur « et de ne pas t'arrêter aux craintes de l'avenir en ce qui concerne le corps « car Dieu qui prend soin de tout ne peut oublier les hommes.

« J'ajoute que je te verrais avec autant de plaisir religieuse jouissant « du grand bonheur que la Religion verse dans les cœurs que j'au- « rais de peine si tu n'embrassais cet état que par calcul de « bonheur ce qui ne te rendrait pas vraiment heureuse.

« Ainsi consulte ton dévouement »

« J'attends une réponse qui me dira si tu es résolue à attendre « quelque temps encore car rien ne presse, me semble-t-il.

« Nous félicitons Louise de la prise d'habit pour laquelle nous « avons prié. Nous vous embrassons toutes c'est à dire les 2 habitantes « du bon Couvent Sainte Ursule et les cousine Suzanne Delect « et Anna. Adieu, écris-moi le plus tôt possible »

Adrien

(époque des vœux de la Sœur Louise 26 7bre 1843)

Les réflexions de la vertueuse jeune fille si sagement conseillée l'amenèrent à Sainte-Marthe en 1842. Elle y prit l'habit un an plus tard et Monsieur Adrien lui écrivit à cette occasion : « Ma bonne Mémaie, La joie que tu éprouvais en « m'annonçant ta réception a passé dans mon âme parce que je crois

„que hors de Dieu il n'y a pas de bonheur et que c'est en se consacrant
„à Lui qu'on se rapproche davantage de la joie en ce monde passager
„et qu'on s'assure mieux les joies éternelles. Sois heureuse donc, ma
„bonne Mémoire, tu as de grands modèles de vertu dans ta famille.
„Ta mère, ta tante, ta soeur seront tes guides et mieux encore ton
„Seigneur et ton Dieu qui t'a longtemps appelée et t'a préparée à ton
„insu. Il te redira chaque jour sa vie afin que tu l'imites dans sa
„pureté, dans sa pauvreté, dans sa charité. Heureuses, oh! oui, heureuses
„sont les âmes qui savent contempler leur Sauveur et le suivre.
„Puisse ma fille jouir un jour de ce bonheur. Je te jure, ma bonne
„Mémoire que je m'en réjouirais. Mais ne crois pas que tout soit
„roses sans épines dans l'état que tu vas embrasser. Non, bien loin
„de là et c'est pour cela qu'il faut courage et dévouement
„pour répondre à sa vocation. Les peines et les tribulations sont
„pour tous dans ce monde; acceptons-les donc et passons avec rési-
„gnation ces quelques jours d'esclavage pour en obtenir la récompense
„des élus.

„Tes commissions seront remplies. Je me rendrai à
„Périgueux quand vous voudrez; mais il faut désigner le jour
„un peu à l'avance. Je pense que vous ne ferez pas de réunion
„nombreuse. ---- Adieu, ma bonne Mémoire, prie pour nous,
„prie pour moi, et crois qu'à tout événement vous aurez toujours
„un père dans votre frère

Adrien „ (Carbon Blanc le 6 8bre 1844)

Un an plus tard la jeune novice prononça ses voeux. Voici la note inscrite ce jour là sur le registre de la Communauté:

„Sr Marie-Antoinette Mémoire Guillem Puylagarde a fait ses
„voeux dans la Chapelle de la Communauté (le Chouin) après
„les épreuves ordinaires avec l'approbation de Monseigneur Georges
„Evêque du Diocèse. Lui-même l'a reçue. Monsieur Labat
„Curé de Périgueux a prêché

Périgueux le 22 octobre 1845
Sr Pichon Supérieure

De 1845 à 1856 la jeune professe fut employée à Mussidan comme maîtresse de classe, puis à Beaumont du Périgord en qualité de Supérieure de l'hospice et de l'Ecole (qui était alors un pensionnat) En 1856 elle fut chargée de la direction du dépôt de mendicité et elle s'en acquitta d'une façon très remarquable jusqu'à sa mort

c'est à dire durant 48 ans.

Nous n'avons entrevu Mère Mémoire que sur la fin de ce long et laborieux apostolat et nous regrettons que rien dans les archives (vraiment trop pauvres et trop discrètes) et dans la mémoire de nos vénérables anciennes ne nous permette de faire un portrait exact du type incomparable de force, de bonté, d'esprit et de vaillance que nous a paru être cette regrettée défunte. La physionomie fine, énergique, spirituelle, peut-être un peu maligne, aurait intimidé au premier abord si la rondeur de ses allures, et la simplicité d'un franc parler d'une originalité inimitable ne vous eussent permis bientôt de relever les yeux. Le cœur était d'une excellence rare et la vertu d'une force peu commune. Cependant, pour les apprécier à leur juste valeur, il fallait vivre un certain temps auprès de Mère Mémoire et triompher des terreurs que l'énergie de ses apostrophes provoquait généralement chez les jeunes sœurs. Celles qui ont vécu le plus longtemps auprès d'elle n'éprouvaient à son égard que un amour tout filial et tout respectueux. La Congrégation tout entière la vénérait. Bien sûre d'ailleurs de ne jamais retrouver une autre Mère Mémoire, nous nous prenions à souhaiter qu'elle ne mourût jamais !... Cependant la mort n'oublie personne, elle avait frappé des coups multiples dans la famille Puylagarde et Mère Mémoire avait pleuré tour à tour ces frères et ces sœurs qu'elle avait tant aimés jadis !.. Bien des fois même elle avait fermé les yeux à des neveux, à des nièces tendrement chéris et brutalement ravis à son affection !... A mesure qu'elle avançait en âge tous se pressaient semblait-il pour aller l'attendre au Ciel. Allait-elle donc demeurer seule sur la terre, comme elle avait été seule jadis au foyer domestique ?.... Aussi viril qu'il fût, le cœur de Mère Mémoire était pas moins sensible et délicat. Chaque deuil y laissait une plaie béante, et plus profonde encore était celle faite par les malheurs et les hontes de notre pauvre pays assez impie et assez fou pour faire ouvertement la guerre au bon Dieu !.. D'ailleurs 61 ans de vie religieuse ; 61 ans de labeurs au service des déshérités de la fortune avaient usé son robuste tempérament. Après la difficile installation de ses pauvres vieux en l'asile Jay de Beaufort, Mère Mémoire se sentit épuisée et souffrante (9 bre 1903). Cependant

elle était toujours debout, toujours active. Aucun détail d'administration matérielle et morale ne lui échappait et ; quelles que fussent ses chagrins, ses difficultés ou ses souffrances, jamais une plainte, jamais une faiblesse ne les trahissait. Chacun admirait cette verte vieillesse. Aussi misérables ou vicieuse qu'ils fussent tous les pensionnaires de l'Asile ne l'approchaient et ne lui parlaient qu'avec respect. Messieurs les Administrateurs l'admiraient et la vénéraient malgré eux. L'hiver se passa encore ainsi. Le 4 mars 1904, Mère Ménaire faillit succomber à une première crise d'asthme cardiaque On lui administra l'extrême-onction .... Le lendemain le danger immédiat était conjuré et, quelques jours plus tard, la bonne Mère avait repris sa vie accoutumée ... car la mort, vue de si près, ne pouvait rien faire changer à un ensemble d'actions dont le mobile était toujours la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Admirablement simple, paisible et confiante elle tissa les derniers jours qu'il lui restait à passer ici-bas avec un grand courage et le dimanche 27 novembre au matin après une demi-heure de cruelles souffrances elle rendit son âme à Dieu. Monsieur l'Abbé Gadrat, (fonctionnaire à St Joseph) venu à l'asile pour célébrer la Sainte Messe, eut le temps de l'administrer.

La douleur de la Communauté, la consternation des pauvres, les regrets des administrateurs firent éloquemment l'éloge de la Vénérable défunte. On lui fit de belles obsèques en l'Eglise Saint-Etienne de la Cité, la chapelle de l'Asile Beaufort étant trop petite pour contenir la foule des parents, des amis et des pauvres qui voulaient s'unir à nos regrets et à nos prières

27 Novembre 1904

Sr Alvère Fruges
Orphelinat

Eugénie Fruges, en religion Soeur Alvère était de Belvès. Son père était un honnête ouvrier coutelier.

Cette famille a donné plusieurs membres à l'état religieuse, entre autres Soeur Laporte, une des fondatrices de l'hôpital de Belvès, Sr Théodosie, morte comme Soeur Alvère fille de Sainte-Marthe, et enfin le Révérend père Fruges qui se sanctifie tous les jours dans la Compagnie de Jésus. La mère de ces trois religieuse entendit un jour (elle le racontait souvent) Notre-Dame de Capelou lui dire : « Que veux-tu que je demande pour toi ? — Rien pour moi, répondit-elle, je ne désire qu'une chose : la sagesse pour mes enfants. Ce souhait si chrétien ne pouvait manquer d'être exaucé et il le fut.

La vocation d'Eugénie rencontra bien des obstacles non pas du côté de ses parents, mais de celui des circonstances. Il en est une surtout qui sembla anéantir ou du moins retarder indéfiniment l'exécution du pieux projet : tout était prêt et bientôt la jeune fille allait dire adieu aux siens lorsque une nuit de tempête leur maison s'écroula de fond en comble. La veille au soir, Madame Fruges avait eu un tel pressentiment de cette catastrophe qu'elle ne voulut que personne y couchât : les voisins recueillirent toute la famille et ainsi furent évités les accidents de personnes. Mais cette maison démolie c'était la ruine complète : plus d'atelier, la marchandise perdue ou fortement détériorée et impropre à la vente ; le mobilier, le linge, le trousseau même de la jeune prétendante, tout était hors de service !.....

Eugénie sacrifia son désir d'entrer tout de suite au Noviciat et reprit courageusement son aiguille. Mais Dieu qui la voulait à son service suscita, dans le courant de l'année même, des circonstances qui permirent à la jeune fille de partir. Elle resta toujours attachée aux siens et leur vint en aide dans la mesure de possible.

Entrée le 26 février 1857 Prise d'habit le 7 mai 1858 ; profession le 15 avril 1859

Après son Noviciat Soeur Alvère fut employée dans diverses maisons, tant aux classes (à Ribérac, à Bergerac (3 fois), à Périgueux, à Mareuil, à Mussidan, à St Pardoux, à Laluide, à Carsac, et enfin à l'Orphelinat) tant aux ouvrois. Elle avait surtout de l'aptitude pour ces derniers.

Le caractère de la chère Soeur se ressentait de sa faible santé et de son tempérament nerveux ; il la fit beaucoup souffrir et il fit aussi souffrir les autres ; mais, dans le fond, elle fut

toujours une bonne Religieuse, pieuse, obéissante, modeste, pauvre et surtout réservée avec les étrangers. Aussi le bon Dieu lui fit-il la grâce de persévérer plus de 50 ans dans sa sainte vocation.

Les dernières années de Sr Alberic se passèrent à la lingerie de l'orphelinat de Bergerac où elles fut très assidue même dans les premiers temps de son infirmité. Cette infirmité était la suite de plusieurs petites attaques de paralysie. Cet état lui fut excessivement pénible et certainement très méritoire. Elle le supporta avec une grande résignation et un profond esprit de pénitence se servant de toutes ses souffrances pour se préparer pieusement à la mort. Dieu lui en épargna les dernières angoisses. Frappée d'une nouvelle attaque, elle vécut encore quelques heures, mais elle ne parla plus. Nous espérons du moins qu'elle garda assez de connaissance pour profiter des admirables exhortations que lui faisait son frère le R. Père Fruges, ramené en Périgord par les tristesses de la persécution religieuse.

Elle expira le 21 décembre 1904 à deux heures du matin et le lendemain un long cortège de prêtres, de religieuses, d'orphelines et aussi d'amis de la Communauté l'accompagnèrent à sa dernière demeure.

21 décembre 1904

Sœur Justine Chansaud
Novicial

Marie Chansaud naquit à Bouillaguet Commune de Goût-Rossignol, Canton de Mareuil-sur-Belle le 15 Juillet 1838. La famille Chansaud très honorable et très estimée dans la contrée possédait une jolie fortune. De magnifiques vignobles entouraient la grande et ancienne maison remplie de nombreux enfants. Ceux-ci étaient élevés très chrétiennement par la Mère, femme modèle sous tous les rapports. Marie était la seconde des huit enfants; elle fit son éducation à Latour Blanche dans le florissant pensionnat fondé en 1842 par Madame Veuve de la Croise et confié aux Sœurs de la Miséricorde de Bergerac. Marie et sa sœur aînée qu'elle ne

quittait jamais, passèrent là d'heureuses années au milieu de toute la jeunesse des environs. Rentrées de pension vers 15 ou 16 ans, nos jeunes filles vivaient tranquillement à la campagne, n'allant à Mareuil que le dimanche pour assister à la messe de onze heures. Marie, qui entendait déjà l'appel de Dieu, faisait un acte de communier à cette messe tardive puisqu'il ne lui était pas possible d'en entendre une plus matinale. Elle usait d'une foule d'innocents stratagèmes pour que son père ne s'en aperçut pas car celui-ci n'aurait jamais consenti à ce que sa fille demeurât à jeun jusqu'à une heure de l'après midi. Tandis que Monsieur Chansaud remisait la voiture ou saluait ses amis, Marie allait en hâte à l'église se confessait, communiait et assistait ensuite tranquillement à la Messe avec sa famille. Elle emportait ainsi à Bouillaguet de semaine en semaine une bonne provision de force et de joie. Plusieurs années passèrent ainsi; dans le travail, la solitude et la prière la vocation de la jeune fille s'affermissait et bientôt, s'arrachant à la douce vie de la famille, elle vint frapper à la porte du Noviciat de Sainte-Marthe. Bien que fort peu satisfaits de la détermination de leur fille, le père et la mère n'y firent aucune opposition et Monsieur Chansaud conduisit lui-même Marie à la Maison-Mère (ouverte à la Cité le 1er avril 1896), le 13 septembre 1897.

Au comble de ses désirs, Marie se mit à l'œuvre avec courage; elle avait beaucoup d'entrain et de gaieté et était très appréciée et très aimée de ses compagnes de Noviciat. Cependant son espièglerie dépassait parfois toutes les bornes de la sagesse et de la vertu. « Un jour, racontait-elle, ayant fait une faute de français dans l'accusation de mes péchés, Monsieur de Montbrun, qui ne nous passait rien, m'en reprit sévèrement et me fit conjuguer le malheureux verbe que je venais d'estropier. Cet exercice, inaccoutumé au saint tribunal, m'ayant absolument interloquée, il me fut impossible de me souvenir des péchés que j'avais à accuser encore et, pressée de continuer par le confesseur, de plus en plus impatienté je répondis : « Mon père tout s'est enfui ! m'écriai-je — Eh ! bien ma fille, dit-il, allez à la piste ! » Et le guichet fut brusquement fermé. — Désolée, jamais pensais-je je n'oserai venir retrouver un confesseur aussi terrible. Mon bien cher

Mais alors, comment faire ?.. Bah ! Monsieur de Saint-Exupéry viendra à 4 heures visiter le Saint Sacrement, je me faufilerai par là. Il est bien trop douce pour me faire conjuguer un verbe ou pour m'envoyer à la chasse.» Ainsi fut fait non seulement ce jour là, mais chaque semaine durant un mois.
Au bout de ce temps, Monsieur de Montherun surpris et inquiet, demanda à Mère Clothilde si Marie Chansard avait quitté le Noviciat. «Mais non, Monsieur l'Abbé, nous ne l'aurions pas renvoyée sans vous avertir. Elle est malade alors? Pas le moins du monde. D'où vient donc qu'elle ne s'est pas confessée depuis un mois ? — Depuis un mois, Monsieur l'Abbé, vous devez vous tromper je vous assure. Mais non, ma Sœur, je ne me trompe pas. voyez la, interrogez-la.» On fait donc comparaître Marie.
«Vous ne vous confessez plus, ma fille lui dit Mère Clothilde ? — Pardon, ma mère, je me confesse tous les 8 jours. Et à qui donc ? — A Mr de Saint Exupéry. — Et pourquoi ? — Oh ! parce que Monsieur de Montherun m'a renvoyée à la piste et que je m'y suis attardée !.....

De telles incartades firent prolonger le Postulat de Marie jusqu'au 21 septembre 1859. Le Noviciat se fit normalement et Marie, devenue Sœur Justine, prononça ses vœux le 2 octobre 1860.

Aussitôt après sa profession elle fut envoyée à Brantôme où elle avait une tante religieuse. Elle y resta trois ans après lesquels elle fut attachée à l'hospice de Ribérac pour la classe qui y était annexée. Bien qu'elle ne fût pourvue d'aucun brevet, elle réussissait merveilleusement à instruire ses petites élèves et la classe était des plus intéressantes et des plus attrayantes. Elle n'y épargnait d'ailleurs aucun soin.
De l'hospice, elle passa au Pensionnat (fondé à Ribérac en 1853) qui avait alors pour Supérieure Sr Joséphine Padel de sainte et vénérée mémoire. Elle y demeura 8 ans et y déploya tout le zèle dont son cœur était rempli. Sérieuse et gaie tout à la fois, elle sut se faire aimer des élèves et apprécier des Sœurs qui vivaient avec elle. L'orphelinat de Bergerac fut ensuite sa résidence pendant un an au bout duquel elle fut envoyée à Puyguet où elle resta quatre ans. Sr Justine parlait toujours avec bonheur de son séjour en Limousin. Elle racontait

aussi fort plaisamment une aventure singulière qui lui arriva à cette époque. Partant du noviciat pour Piégut après la retraite (et n'ayant jamais encore voyagé en chemin de fer), elle se rendit seule à la gare et, désireuse de voyager en plein air, elle imagina de grimper par l'escalier du chef de train et sur les talons de celui-ci qui, stupéfait lui commanda de redescendre en des termes fort peu parlementaires: « Mais, Monsieur, je suis souffrante, j'ai besoin d'air! — Voulez-vous me f. la c. plus vite que cela! etc. Les jurons et les imprécations du brave employé ayant fait prestement dégringoler Sr Justine, elle monte en 1re heureuse de se reposer confortablement après de pareilles émotions! Mais le Contrôleur survient et un nouveau conflit s'engage... « En arrivant à Thiviers, ma Soeur, vous paierez le surplus de votre voyage — Oui, Monsieur! » Et aussitôt le Contrôleur descendu, notre Soeur Justine dégringole de nouveau et haletante, éperdue elle revient vers le Noviciat avec armes et bagages absolument déconcertée par " cet abominable chemin de fer ".....

Ces quittant Piégut, Sr Justine revint à Brantôme pour un an. Envoyée ensuite à l'hôpital de Sarlat, elle y demeura 14 ans. Elle y retrouvait plusieurs des Soeurs avec lesquelles elle avait vécu à Piégut et qu'elle avait tant regrettées. Chargée de la lingerie, quel ordre et quel soin n'y entretint-elle pas! Elle avait beaucoup à faire non-seulement pour le blanchissage et le raccommodage du linge de la maison, mais encore pour celui du Collège. Cependant tout était exactement et parfaitement prêt au moment voulu. Aussi les Révérends Pères donnaient-ils de sincères éloges à l'habileté et au zèle de votre chère Soeur. Cependant la santé de Soeur Justine avait considérablement faibli dans ce lourd et constant labeur. Les Supérieures eurent prudent de l'en décharger et de l'envoyer respirer l'air des champs. C'est ainsi que Sr Justine fut momentanément chargée du gouvernement de la petite Communauté de Cubjac puis promenée de Cte en Cte pendant plusieurs années sans qu'il fût possible de trouver un site salutaire à la santé décidément très ébranlée. Malgré son état maladif, Sr Justine s'occupait encore beaucoup et lorsque en 1901, on la retint à la Maison-Mère comme repassante, elle n'y demeura guère sans solliciter et obtenir la faveur de faire la classe enfantine de l'Externat. Elle s'y appliqua durant trois ans avec une assiduité et un soin qui obtenaient les plus consolants résultats. Rien ne pouvait ralentir son zèle; ayant déjà les jambes horriblement enflées, elle

se traînait encore à son poste très aimé. Au commencement de 1905, ses forces étant complètement épuisées, Sœ Justine fut obligée de s'arrêter à son grand regret. Dans le courant de janvier, elle fut installée dans une chambre à deux lits (n° 15) afin qu'une Sœur pût la soigner plus aisément durant la nuit. Peu de temps après ce changement de cellule, qui lui coûta beaucoup, elle apprit la mort de sa Sœur aînée décédée à Lyon (où résidait sa famille)

Cet événement causa une grande douleur à notre bonne malade qui affectionnait spécialement cette Sœur entre tous les autres membres de sa famille. A partir de ce moment l'état de Sœur Justine empira de la plus inquiétante manière. Comme la malade s'illusionnait encore sur la gravité de son état, nos Mères crurent prudent de l'avertir que sa fin était prochaine. Sur la demande qu'elle en fit elle-même, on lui administra le Sacrement de l'Extrême-Onction le 1er mars à 4 heures de l'après-midi. D'une voix claire et forte encore, elle demanda humblement pardon à la Communauté réunie et se recommanda à nos prières; puis elle se mit au lit

Après une nuit de pénibles étouffements, notre bonne et chère Sœur expira brusquement le jeudi matin 2 mars à 5 heures au moment où nos Mères venaient de se rendre à la gare pour y recevoir Mère Marguerite-Marie Lapommard (qui revenait pour la 1re fois d'Angleterre.

2 mars 1905

Sœur Célestine Jardel

Larmane

Vers le milieu du siècle dernier, le foyer d'une des plus honorables familles de St Léon d'Issigeac était entouré d'enfants qui promettaient de perpétuer les excellentes traditions du père, Mr Joseph Jardel et de la pieuse et bonne Mère Mme Anne Bouquet. Entre ces chers petits se distinguait une fillette (venue au monde le 12 janvier 1850) à laquelle on avait donné le nom de Madeleine. La candeur, l'amabilité, la piété précoce de cette enfant la rendaient particulièrement chère à tous les siens, mais surtout à un grand oncle alors curé de Lalinde. Désireuse de cultiver lui-même l'âme angélique de sa petite nièce,

Mr l'Abbé X avait obtenu que Madeleine fut confiée à nos Sœurs presque au lendemain de son installation dans la paroisse. Cette fondation tenait au cœur du bon prêtre. Il l'avait désirée ardemment et c'étaient ses efforts qui l'avaient préparée en aplanissant bien des obstacles. Dans la cour du petit couvent, il avait fait placer une Statue de la Sainte Vierge comme pour donner à cette bonne Mère et les maîtresses et les enfants et l'œuvre tout entière destinée à alimenter la charité et la foi parmi ses ouailles. Lorsque Mr le Curé venait à la Cne, il ne manquait pas de saluer la Madone et, s'il se croyait seul, il s'arrêtait à la contempler puis, ouvrant ses bras comme ceux d'un enfant qui veut se jeter entre ceux de sa Mère : « O ma bonne Mère, disait-il, que je vous aime ! ... » Notre petite Madeleine chérissait aussi dès le berceau la divine Mère de Jésus et, comme son grand oncle, elle aimait à visiter la Vierge du jardin et à lui répéter avec le même élan naïf et le même geste gracieux : « O ma bonne Mère que je vous aime ! ... » Cette enfantine caresse plaisait sans doute à la Reine des Anges, car elle y répondit par la grâce la plus précieuse qui puisse être faite à une âme ici-bas, celle de la vocation religieuse. Au jour de sa 1re Communion, lorsque le Cœur de Jésus vint battre près du sien, cette petite fille comprit que le bonheur de son âme c'était l'amour divin et elle résolut de s'y livrer tout entière. Ainsi bénie par Jésus et protégée par Marie, paternellement guidée par son oncle, soigneusement cultivée par nos chères Sœurs Félicité Pouget et Cécilienne Cangardel de sté et vénérée mémoire, l'âme innocente de Madeleine s'éleva pure et suave comme un beau lis ...

(29 mai 1872) A 17 ans, encore parée de son innocence baptismale, sans prêter l'oreille à la voix du plaisir, sans rien céder aux douces affections de la famille, forte de la force même de celui pour qui seul elle avait toujours agi, Madeleine vint abriter au nouveau Noviciat de Sainte Marthe. Sa délicieuse candeur, sa ravissante amabilité, sa bonté, sa générosité, sa patience la firent considérer comme un ange chargé de cheminer quelque peu sur la terre tant exprès pour y faire aimer la vertu. Aussi lorsque le 24 Jlet 1873, Madeleine revêtit le saint habit, notre vénérée Mère du Saulas voulait-elle la nommer Céleste. Craignant sans doute que cette expression ne fût un peu mystique pour une fille de Sainte Marthe, on eut recours à un diminutif et on échangea le nom de Madeleine contre celui de Marie Célestine.

L'épreuve du Noviciat ne fut qu'un jeu pour la vertu de notre jeune Sœur. Cette vie d'enfant bien humble, bien docile, bien confiante où le travail et la prière s'harmonisent suavement est l'atmosphère qui convient aux âmes simples, pieuses et dévouées. Celle de Sr Célestine s'y épanouit et promit dès lors toutes les richesses d'une abondante moisson. Une petite campagne que la jeune novice fit à Saint Jacques à cette époque permit de mesurer l'étendue et la force de sa vertu. On souffrait du froid et de la faim dans la petite Communauté naissante et le caractère rude de la Supérieure, ses exigences souvent excessives ajoutaient aux privations matérielles une souffrance morale que seules une humilité profonde,

une patience et une douceur inaltérables étaient capables de porter sans faillir. En conséquence, une dispense d'âge fut demandée grâce à laquelle Sœur Célestine fut admise à faire ses voeux le Pavril 1874. Elle avait alors vingt ans. Aussitôt après ce grand événement, on confia à la jeune professe la direction de l'école Communale de Neibérac. Le zèle, l'activité, le dévouement que la nouvelle institutrice déploya dans ce nouvel emploi furent très vite remarqués par les Mères de famille. Elles accoururent en foule présenter leurs enfants et furent accueillies avec une bonté si simple, si aimable, si vraie qu'elles se retirèrent heureuses laissant leurs fillettes déjà conquises et ravies. Cet enthousiasme ne fit que s'accroître car plus on approchait Sœ Célestine plus on concevait d'estime pour son caractère et d'admiration pour ses vertus. Les leçons d'ailleurs étaient aussi fructueuses qu'intéressantes, claires et vivifiées. Aussi lorsque (en 1888) l'Ecole Communale de Neibérac fut livrée à une institutrice laïque, toutes les enfants restèrent à notre chère Sœur. Le local étant notre propriété, rien n'était changé pour elle semblait-il. Et cependant cette première attaque de la haine satanique contre ses enfants l'avait blessée au coeur. Bientôt une considérable diminution de force ne lui permit plus de soutenir les labeurs excessifs en lesquels sa vie s'était consumée depuis treize ans. Il fallait laisser à une autre le fardeau trop lourd et recevoir en échange les charmants bébys de l'école enfantine. Oh ! que Sœ Célestine les aima !... Comme elle les caressait, comme elle les soignait, comme elle les admirait !... Elle parlait leur langage, elle avait leur candeur. Son âme savourait les charmes de leur innocence comme on savoure les effluves du pays natal. Et nos chères petites enfants lui rendaient ses caresses, elles aimaient à se blottir entre ses bras. Rien n'était délicieux comme leur confiance en sa tendresse. Si une incartade trop flagrante nécessitait une gronderie, Sœ Célestine n'avait qu'à faire une petite moue et l'enfant repentante s'empressait de solliciter le baiser du pardon. Mais si, voulant être sévère, la Sœ ajoutait à son air mécontent un « Je ne vous aime plus ! » c'était une punition terrible et on pleurait !... Cependant on n'y croyait guère. A ce sujet, j'ouïs un jour de charmants couplets chantés en l'honneur de la chère Sœur par la troupe enfantine qui lui souhaitait sa fête. On y confessait toutes les espiègleries possibles, puis, en correctif du ferme propos, les petites chantaient en refrain : « Pourtant quand vous vous dites : Je ne vous aime plus, ma Sœur, c'est un mensonge !... »

Et Sœ Célestine de rire avec nous, car c'était un mensonge en effet

et de ne plus aimer ses enfants elle était absolument incapable. Cependant elle ne se laissait pas absorber par la petite classe. Aussi occupée qu'elle y fût (et elle avait vraiment un talent spécial pour gouverner tout monde et le faire progresser à tous égards), Sr Célestine trouvait encore une foule de moyens de se rendre utile. Très ordonnée et très active, elle veillait à tous les détails du vestiaire et de la lingerie. La Sacristie et la Chapelle étaient surtout son domaine. Non seulement elle y entretenait un ordre et une propreté excessives, mais encore elle excellait à parer le Sanctuaire d'une façon si délicieuse qu'il semblait qu'un coin du paradis y fût descendu. Un mercredi Saint, elle avait beaucoup travaillé à préparer la chapelle; mais un incident fâcheux étant venu entraver l'exécution de ses plans, elle était fort peu satisfaite de son œuvre lorsque sonna la prière du soir. En conséquence, dès que, le sujet d'oraison donné, la Communauté se fut retirée silencieuse, Sr Célestine (s'enfermant dans la chapelle) démolit ce qui venait de lui coûter tant de labeurs et, profitant de la solitude et de la tranquillité de la nuit, elle fit un reposoir superbe et une délicieuse chapelle ardente. Le jour la surprit mettant la dernière main à son œuvre. Cet excès de zèle fut expié hélas! par une fluxion de poitrine qui mit notre chère sœur à deux doigts de la perte. On peut juger alors de la reconnaissance qu'elle avait acquise, de l'estime et de l'affection qu'elle avait su inspirer. Il n'y avait pas d'heure où de nombreuses personnes ne vinssent prendre des nouvelles de "la chère Sœur Célestine", ainsi l'appelait-on et où on n'eût pour elle les plus délicates attentions. Notre chère malade y était fort sensible. Sans aucune illusion sur la gravité de son état, elle désira terminer sa vie par un dernier acte d'apostolat et fit appeler les enfants de Marie qui avaient été ses élèves. Rassemblant tout ce qui lui restait de force, elle leur fit de chaleureuses exhortations sur la vie chrétienne et les devoirs qui leur incombaient dans le monde. Une syncope l'interrompit, on crut le dernier moment arrivé; nos pauvres enfants se retirèrent consternées et allèrent s'agenouiller dans leur oratoire privé... C'était l'heure de la résurrection. A partir de ce moment, la malade entra en convalescence. Cependant elle demeurait si faible que, malgré un changement d'air ce ne fut qu'au mois d'octobre suivant qu'elle put reprendre sa classe. Consumer sa vie au service du bon Maître est un remède aux tristesses causées par les manœuvres de l'impiété. Sœur Célestine continua à user de cette consolation avec une ardeur juvénile qu'aucune expérience ne corrigea jamais... Sa santé devenait de plus en plus précaire et ce manque de force lui était une cause très lourde à certaines heures surtout.

Après avoir vécu douze ans avec Mère Angélique (1877-1887), elle vit placer successivement à la tête de la Communauté Mère Thérésie (1887-1890), Mère Clothilde (1890-1891), et mère Eustochie de 1891 à 1894. Notre chère Sœur eut la confiance de toutes ces Supérieures et cette confiance, toujours admirablement justifiée ne se démentit jamais. C'était toujours sur Sœ Célestine que la nouvelle venue s'appuyait au début de son entrée en charge. Grâce à des trésors de dévouement et d'abnégation celle-là (toute meurtrie encore du départ d'une mère dont elle avait été la consolation et la joie) devenait très vite le plus ferme appui et la meilleure amie de sa remplaçante. En toute occasion, elle demeurait du reste pour la Communauté un vivant exemple de la plus respectueuse déférence, de la plus humble et de la plus filiale soumission.

Cependant le départ de Mère Eustochie, au moment où le pensionnat semblait en danger de sombrer, fut une épreuve plus cruelle encore que les précédentes. L'année qui suivit ce départ eut toutes les angoisses d'une agonie. Aussi restait-il peu à faire pour vider le calice lorsque, en 1895, Sœ Célestine fut placée à la tête de la petite Communauté de Cheval.

Comme Ribérac, la petite localité eut bien vite appréciée les rares qualités de notre chère Sœur. Le grand attachement qu'on eut pour elle fit doublement regretter le départ de la Communauté survenu un an plus tard, octobre 1896. Sœ Célestine elle-même ne quitta pas sans regrets et sans larmes l'excellente population de Cheval. Il lui fut dur aussi de s'éloigner de la Cté de La-Tour Blanche avec laquelle celle de Cheval eut toujours les relations les plus fraternelles et que Mère Eustochie gouvernait alors.

L'activité, l'ordre, l'esprit de suite et la grande charité de Sœ Célestine la firent choisir alors comme économe de l'hôpital de Bergerac. Notre chère Sœur eut beaucoup de violences à se faire pour accepter ce nouvel emploi et pour s'y maintenir pendant deux ans. « Ah! disait-elle souvent, où donc sont mes enfants? » Bientôt on lui en donna d'autres. Devenue Supérieure du très pauvre et très petit orphelinat du Pont-Ste-Foy, jamais elle ne se plaignit, jamais elle ne se défia de la divine Providence. Comptant au contraire sur son secours journalier, elle accepta toutes les enfants qui lui furent présentées trop heureuse de les arracher (au prix des plus grandes privations) à l'influence protestante qui les environnait. Le zèle de Sœ Célestine grandissait sans cesse en face des dangers que courait dans

ce milieu hérétique la foi de ses chères petites filles. Malgré le mauvais état de sa santé; malgré les austérités excessives entraînées par la pauvreté de la Communauté et ses nombreuses charges, elle faisait quotidiennement le catéchisme et la classe. Dans la matinée, elle mettait ordre à tout et, dans la soirée elle cousait et raccommodait sans relâche pour que nos petites orphelines fussent proprement et convenablement vêtues. Son adresse, son industrie, surtout son activité inlassable donnaient un bon aspect aux plus humbles guenilles et les faisaient durer indéfiniment. Au milieu de ces labeurs, notre chère Sœur voyait approcher la mort sans aucune crainte; elle en parlait sans appréhension, sans le moindre regret. Si dans l'intimité on lui demandait la raison de ce calme. « Ah! pourquoi craindrais-je, disait-elle, je vais à mon Père!... »

Mise enfin hors de combat, elle fut transportée à Larmanne sur l'avis du médecin qui demandait de l'air, de l'espace et du repos pour sa malade. Notre bonne Mère Hélène et sa Communauté accueillirent avec bonheur notre sainte mourante. Elle eut en abondance l'air, l'espace et les soins assidus et la tranquillité d'esprit pour le matériel de sa Communauté soutenue alors plus généreusement que jamais par les libéralités de Mère Hélène. Cependant notre chère malade ne connut guère le repos. De son lit elle continuait à diriger sa petite famille. Les Sœurs du Port venaient chaque matin demander ses conseils et recevoir ses ordres. Elles lui amenaient souvent ses enfants surtout les plus difficiles, les plus revêches qu'elle eût tant voulu métamorphoser. Lorsque les forces lui firent défaut pour ce dernier apostolat, sa prière devint plus continuelle. Chaque matin, son âme se retempait dans la Sainte Communion qu'elle avait toujours passionnément aimée. Comme toute sa vie avait été un continuel hommage à la Sainte Vierge, on disposa une charmante grotte de Lourdes dans un angle de sa chambre. De son lit, la mourante contemplait avec amour Marie Immaculée et souvent, comme jadis à Lalinde, elle disait avec le même élan de confiance et d'amour : « O bonne Mère, que je vous aime!... »

Elle demanda et reçut l'extrême-onction avec une tranquillité et une résignation parfaite. Elle fit appeler ses petites orphelines et, d'une voix qui n'était plus qu'un souffle, elle leur fit ses dernières recommandations. Apôtre jusqu'au dernier soupir, elle offrit le sacrifice de sa vie pour l'Église, pour la France, pour sa chère Congrégation. Voulant régulariser toutes ses affaires temporelles, au point de vue du vœu de pauvreté,

quelques heures avant d'expirer, elle signa un acte de vente qui assurait sa succession matrimoniale à la Congrégation.

Comme sa main tremblait : « Oh ! fit-elle, en usant de son impuissance, comme la mort nous enlève tout peu à peu ! ... »

Elle demanda à Mère Eustochie (qui avait sa confiance et qui était venue tout exprès pour l'assister), si cette soirée serait la dernière. Sur la réponse un peu évasive de notre Mère Assistante, la mourante lui fit promettre d'être là au dernier moment. Vers onze heures du soir, on crut cet instant tout proche. La Communauté s'assembla dans l'infirmerie. Nos prières non interrompues étaient toutes suivies par la malade .... Vers 2 heures du matin, elle se tourna vers Mère Eustochie qui s'avait cessé de l'exhorter et lui dit : « C'est le dernier moment, adieu, je vais au Ciel ! ... » Un faible soupir suivit cette parole et tout fut fini ! ...

Notre chère morte fut exposée dans le parloir de la Communauté. Elle y fut visitée par toute la population du Port. Par vénération, on lui faisait toucher des croix, des chapelets ; on la regrettait, on la pleurait. On l'accompagna en foule jusqu'à sa dernière demeure. Beaucoup de nos Sœurs étaient venues de loin à ses obsèques. Mais c'étaient les chères petites orphelines qui disaient le mieux les regrets d'ici-bas et le triomphe de l'éternité.

11 Juin 1905

Sœur Sylvie Capmas

Monpazier

Thérèse Sylvie Capmas naquit à Gourdon le 6 février 1817. Elle était fille de Jean Capmas et de Jeanne Serres, l'un et l'autre très honorables et doués d'une grande piété. La bonne éducation que reçut Thérèse dans sa famille et qui fut perfectionnée dans notre pensionnat (cette notice est l'œuvre de Mère Emmanuel Condemine et le pensionnat en question celui de Monpazier) lui inspira de bonne heure le désir de se donner toute à Dieu. Elle avait déjà sous les yeux les beaux exemples de sa Sœur Rose-Amélie, aussi demanda-t-elle et obtint-elle aisément de

la Vénérable Mère Bousquet, la faveur d'être admise postulante.
Bientôt elle prit l'habit (le 2 Septembre 1836); un an après, le 6 novembre, elle fit profession. Elle avait 20 ans seulement. A partir de ce jour, Thérèse qui avait pris le nom de Sœur Sylvie, marcha à pas de géant dans la pratique des vertus religieuses et dans les voies de la plus haute perfection : amour de Dieu et du prochain, vie cachée en Dieu que l'on peut comparer à celle de la Sainte Vierge. Durant 60 ans que j'ai vécu à ses côtés, je n'ai vu qu'une Sainte.

Elle était très intelligente et s'était attachée à la lecture de la Théologie. On lui avait confié une classe de petites filles quelquefois dégoûtantes ; mais jamais elle n'en dit mot. Ce fut la nièce que nous avions au Pensionnat et qui allait de temps en temps la remplacer un quart d'heure qui nous dit : « Je ne comprends pas comment ma tante peut rester dans cette classe dont l'air est empesté par ses petites élèves. »
Durant les 20 mois qu'elle n'est plus sortie de sa chambre, la Communion presque quotidienne et des élans d'amour ont consumé sa précieuse vie ; les souffrances cruelles qu'elle a endurées pendant plus de deux mois avec une patience héroïque en ont fait une martyre ! Elle avait reçu l'extrême-Onction dans le cours de sa maladie ; alors le jour de sa mort, elle communia à son ordinaire, et vers quatre heures on comprit qu'elle était près de sa fin ; on avertit le Vénéré Monsieur le Curé qui arriva en toute hâte, la combla des bénédictions de la Sainte Eglise et lui appliqua les Indulgences de la bonne mort.

Elle expira doucement à l'âge de 88 ans, 6 mois, ayant 68 ans de profession le

30 août 1905

---

quelques heures avant d'expirer, elle signa un acte de vente qui assurait sa succession matrimoniale à la Congrégation.

Comme sa main tremblait : « Oh ! fit-elle, en sûrant de son impuissance, comme la mort nous enlève tout peu à peu !... »

Elle demanda à Mère Eustochie (qui avait sa confiance et qui était venue tout exprès pour l'assister), si cette soirée serait la dernière. Sur la réponse un peu évasive de notre Mère Assistante, la mourante lui fit promettre d'être là au dernier moment. Vers onze heures du soir, on crut cet instant tout proche. La Communauté s'assembla dans l'infirmerie. Nos prières non interrompues étaient toutes suivies par la malade.... Vers 2 heures du matin, elle se tourna vers Mère Eustochie qui n'avait cessé de l'exhorter et lui dit : « C'est le dernier moment, adieu, je vais au Ciel !... » Un faible soupir suivit cette parole et tout fut fini !...

Notre chère morte fut exposée dans le parloir de la Communauté. Elle y fut visitée par toute la population du Port. Par vénération, on lui faisait toucher des croix, des chapelets ; on la regrettait, on la pleurait. On l'accompagna en foule jusqu'à sa dernière demeure. Beaucoup de nos Sœurs étaient venues de loin à ses obsèques. Mais c'étaient les chères petites orphelines qui disaient le mieux les regrets d'ici-bas et le triomphe de l'éternité.

11 Juin 1905

Sœur Sylvie Capmas

Monpazier

Thérèse Sylvie Capmas naquit à Gourdon le 6 février 1817. Elle était fille de Jean Capmas et de Jeanne Serres, l'un et l'autre très honorables et doués d'une grande piété. La bonne éducation que reçut Thérèse dans sa famille et qui fut perfectionnée dans notre pensionnat (cette notice est l'œuvre de Mère Emmanuel Condemine et le pensionnat en question, celui de Monpazier) lui inspira de bonne heure le désir de se donner toute à Dieu. Elle avait déjà sous les yeux les beaux exemples de sa Sœur Rose-Amélie, aussi demanda-t-elle et obtint-elle aisément de

la Vénérable Mère Bousquet, la faveur d'être admise postulante.
Bientôt elle prit l'habit (le 2 Septembre 1836); un an après, le 6 novembre, elle fit profession. Elle avait 20 ans seulement. A partir de ce jour, Thérèse qui avait pris le nom de Sœur Sylvie, marcha à pas de géant dans la pratique des vertus religieuses et dans les voies de la plus haute perfection : amour de Dieu et du prochain, vie cachée en Dieu que l'on peut comparer à celle de la Sainte Vierge. Durant 50 ans que j'ai vécu à ses côtés, je n'ai vu qu'une Sainte.

Elle était très intelligente et s'était attachée à la lecture de la Religion. On lui avait confié une classe de petites filles quelquefois dégoûtantes ; mais jamais elle n'en dit mot. Ce fut la nièce que nous avons eu Pensionnat et qui allait de temps en temps la remplacer un quart d'heure qui nous dit : « Je ne comprends pas comment ma tante peut rester dans cette classe dont l'air est empesté par ses petites élèves. »
Durant les 20 mois qu'elle n'est plus sortie de sa chambre, la Communion presque quotidienne et des élans d'amour ont consumé sa précieuse vie ; les souffrances cruelles qu'elle a endurées pendant plus de deux mois avec une patience héroïque en ont fait une martyre ! Elle avait reçu l'extrême-Onction dans le cours de sa maladie ; alors le jour de sa mort, elle communia à son ordinaire, et vers quatre heures on comprit qu'elle était près de la fin ; on avertit le Vénéré Monsieur le Curé qui arriva en toute hâte, la combla des bénédictions de la Sainte Eglise et lui appliqua les Indulgences de la bonne mort.

Elle expira doucement à l'âge de 88 ans, 6 mois, ayant 68 ans de profession le

30 août 1905